

ROMANS DE LAFFRIN

Le Forçat, 2^e édition.
La Grise, 2^e édition.
Le Cocher de Fiacre, 2^e édition.
La Vivandière.
Le Châleux.

JULIEN

ou

LE FORÇAT LIBÉRÉ.

ROMANS DE L'AUTEUR :

Le Portier, 2 ^e édition.	3 vol.
La Grisette, 2 ^e édition.	4
Le Cocher de Fiacre, 2 ^e édition.	4
La Vivandière.	4
Le Chauffeur.	4
Florval.	4
Le Marchand de Coco.	5

SOUS PRESSE.

La Sage-Femme.	4
L'Ouvreuse de Loges.	4

JULIEN,

OU

LE FORÇAT LIBÉRÉ,

ROMAN DE MOEURS,

Par Auguste Ricard.

DEUXIÈME ÉDITION.

REVUE ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CHAPITRES.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ { LECOINTE, QUAI DES AUGUSTINS, 49 ;
CORBET, QUAI DES AUGUSTINS, 61 ;
PIGOREAU, PLACE S.-G.-L'AUXER, 20.

1830.

JULIEN

LE FORÇAT LIBÉRÉ

ROMAN DE MOUVES

de M. de Mouvès

DEUXIÈME ÉDITION

TOURNAI



PARIS

De l'imprimerie de A. HENRY

rue Git-le-Cœur, n° 8.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

CETTE seconde édition est revue et corrigée avec soin par l'auteur, comme toutes celles qui l'ont précédée. Le succès légitime du *Forçat Libéré* tient à une intrigue simple, claire et dramatique; tous les événemens qui se rencontrent dans ce roman, se suivent, s'enchaînent et sont les résultats naturels du caractère des personnages mis en scène. La position du héros est singulière; mais par le tems qui court, elle se trouve celle de quelques personnes qui, après avoir satisfait à la loi, rentrent dans la société et n'y apportent pas, comme *Julien*, le désir de se réconcilier avec elle.

Quelques critiques ont reproché à l'auteur de n'avoir pas rendu *Julien* plus coupable; ils ont pensé qu'il serait plus

AVIS DE L'ÉDITEUR.

intéressant si l'accident qui le conduit au bain était un crime, suite nécessaire d'une passion. Éditeur de cet ouvrage, il ne nous appartient peut-être pas de donner notre avis ; cependant nous croyons qu'il nous sera permis de dire que nous ne partageons pas leur opinion. Nous pensons que M. AUGUSTE RICARD a saisi, avec bonheur, un point délicat ; car, sans trop accuser la justice humaine, il fait aimer un homme qu'elle a cependant flétri.

A. H.

JULIEN

ou

LE FORÇAT LIBÉRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LA FAMILLE DANVILLE.

PAR une belle matinée d'été, la famille Danville était rassemblée dans une salle à manger fraîche et spacieuse, dont la porte vitrée donnait sur un jardin plus grand que ceux qu'on rencontre dans les hôtels de la Chaussée-d'Antin, où l'on ménage avec soin un terrain fort cher. M. Danville était un des banquiers les plus recommandables de

Paris ; la fortune de sa maison de banque était plus vieille que lui , quoique depuis long-tems il fût arrivé à cet âge de la vie où l'homme décline et s'approche insensiblement du tombeau ; il était riche , et si son portefeuille était bien garni , il n'en possédait pas moins pour cela deux belles terres dans la Touraine , et l'hôtel magnifique qu'il occupait dans le Marais ; il faisait de grandes affaires ; cependant on ne voyait jamais son nom figurer dans les entreprises de canaux , ni dans les emprunts ; non qu'il dédaignât ce genre d'opérations qui contribuent au bien-être public , mais parce qu'il le regardait comme trop dangereux , et pouvant compromettre les intérêts des personnes qui lui avaient confié leur fortune. Il est inutile de dire qu'un homme d'un caractère semblable ne jouait jamais le jeu de

la bourse ; il pensait que , dans la position où il se trouvait , dépositaire , comme il l'était , de la fortune de plusieurs familles , jouer sur les rentes , c'était se rendre aussi coupable que de jouer dans les maisons publiques , ou de suivre à la loterie des numéros retardataires.

M. Danville , fils d'un père banquier comme lui , avait été élevé dans les affaires qu'il entendait bien ; il avait dans sa jeunesse parcouru l'Europe , et était personnellement connu de ses correspondans de Londres , de Hambourg , de Vienne et de Berlin ; il était d'une humeur douce et égale ; une bienveillance naturelle le portait à bien penser de tous les hommes et rendait ses rapports faciles ; il était d'une politesse extrême , et dans son ménage il cédait volontiers aux désirs de sa femme dans les choses peu importantes , ce qui lui

donnait souvent l'air d'être dominé ; mais toutes les fois qu'il s'agissait d'honneur , de probité , ou de la moindre démarche qui aurait pu donner du louche à la conduite de sa maison , il devenait inébranlable , et son inflexibilité contrastait singulièrement alors avec sa condescendance habituelle. Un homme qui aurait failli un instant , même par entraînement ou par ignorance , était perdu dans son esprit , et il ne le jugeait digne de tenir de près ni de loin à la noble profession qu'il exerçait. Après la mort de son père , lorsqu' , déjà depuis trois ans , il était à la tête de sa maison et comme il achevait sa trente-quatrième année , il avait épousé mademoiselle de Préval , d'une ancienne famille de robe , qui ne lui apporta en dot qu'un esprit fier et hautain , beaucoup de souvenirs aristocratiques , et la sa-

gesse , qualité précieuse qui faisait passer M. Danville sur beaucoup de défauts et même de ridicules. Madame Danville avait épousé son mari par la volonté de sa famille , et quoique la personne de Banquier lui convint assez , elle aurait désiré prendre un mari noble ; cela était d'autant plus remarquable dans son caractère , qu'à l'époque de son mariage les nobles avaient en France fort peu d'influence. Dès que mademoiselle de Préval fut la femme d'un banquier , elle commença à penser que puisque l'argent est une puissance , il est aussi une noblesse ; elle agit comme une femme qui a sur ses alentours une supériorité marquée ; M. Danville avait la faiblesse de le souffrir dans son salon , mais il ne supportait jamais les grands airs de sa femme quand elle s'adressait à ses commis ; il voulait qu'ils fussent

traités avec bonté et qu'ils fussent , chez lui , sur le pied de l'égalité. Deux enfans étaient nés de ce mariage ; l'aîné, Richard Danville, avait été élevé dans un des meilleurs collèges de Paris, et son père le destinait à lui succéder un jour ; mais Richard n'avait pas le goût du commerce, et c'était là un des chagrins de M. Danville. Son fils avait vingt-deux ans , il était doué d'un physique avantageux ; avait toutes les qualités qui font réussir dans le monde , et comme son caractère avait beaucoup de rapports avec celui de sa mère , il en était l'orgueil et l'idole ; sa fierté l'éloignait des commis de la maison et des occupations des bureaux ; adroit à tous les exercices de corps , il avait les plus beaux chevaux de selle de Paris , le cabriolet le plus élégant et le meilleur tailleur ; gâté par la société de femmes

faciles , et enivré de ses succès auprès d'elles , il était lié avec de jeunes libertins de son âge et d'une naissance plus relevée que la sienne. Il était loin de se contenter de la pension considérable que lui payait son père , et faisait des dettes ; égoïste , froid pour les intérêts d'autrui , il était ardent et passionné seulement pour satisfaire ses goûts et ses fantaisies. Son cœur gâté était incapable d'aucun sentiment généreux ; mais le respect qu'imprimait son père à toute sa maison le forçait à se contrefaire devant lui , et il avait l'art de lui cacher ses désordres et de conserver ses bonnes grâces.

Le second enfant de M. et madame Danville était une fille ; Eugénie avait trois ans de moins que Richard ; M. Danville l'avait mariée à seize ans avec le fils d'un banquier comme lui , dont il estimait le caractère et la

probité. Duval avait suivi la carrière des armes; à la mort de son père il avait hérité d'une fortune assez considérable, et s'était retiré du service avec le grade de colonel. Duval avait gagné ses épaulettes à la pointe de son épée; jeune, possesseur d'une belle fortune et d'une grande considération personnelle, il avait demandé la main d'Eugénie et l'avait obtenue de M. Danville, malgré les observations de sa femme qui aurait voulu, à son gendre, une naissance distinguée, ou tout au moins un titre. Eugénie avait accepté cet époux sans amour et sans répugnance, comme une jeune fille qui ne voit dans le mariage, qu'un arrangement convenable à deux familles, un changement de nom, et, enfin, une cérémonie qui lui donnait le droit de porter des diamans et un cachemire. A seize ans, quand aucun choix n'a

développé les passions, on pense encore en enfant et on agit de même. Après un an d'une union douce et tranquille, madame Duval avait perdu son mari; le Colonel s'était pris de querelle avec un officier de la nouvelle armée, il s'était battu en duel, et avait été tué. Cette perte avait fait, d'Eugénie, un des plus riches partis de Paris, et peut-être de France, parce qu'à sa légitime était venu s'ajouter le bien de son mari qui, en mourant, l'avait instituée son héritière universelle. Dès l'époque de son veuvage, c'est-à-dire, depuis un an, Eugénie était retournée chez son père où elle avait repris possession de l'appartement qu'elle occupait étant demoiselle.

Il nous serait facile de peindre la veuve du colonel Duval comme une de ces femmes que l'imagination des poètes se plaît à créer, comme une

de ces figures enchanteresses qui sortent sans défaut du pinceau de l'artiste, nous dirions vrai sans dire juste. Le premier abord d'Eugénie n'étonnait pas; un teint blanc, mais d'une blancheur pâle plutôt qu'éblouissante; une taille élégante, qu'elle n'avait pas l'art de faire valoir, nuisaient à l'effet que sa beauté devait naturellement produire; mais quand on la considérait attentivement, quand on voyait ses traits réguliers et expressifs, le tour heureux de sa figure, ses yeux bleus, dont la douceur n'excluait pas la vivacité et l'éclat, on s'arrêtait involontairement à considérer cette jolie personne dont la beauté exerçait une espèce de fascination à laquelle on céda malgré soi, et cependant à laquelle on ne céda pas impunément. Eugénie était une de ces femmes dont il faut devenir l'a-

mant, ou dont on ne saurait trop vite s'éloigner quand on est dans l'âge des passions; rien ne surprénait en elle, mais tout attirait; sa taille semblait, au premier coup d'œil, n'être pas remarquable, mais elle était si aisée, avait une souplesse si naturelle, et dans tous ses mouvemens une volupté si décente que c'était un de ses attraits les plus séduisants; ses cheveux d'un blond foncé étaient longs et soyeux; souvent leurs boucles épaisses tombaient sur son front et le long de ses joues; alors, sa figure gracieuse s'embellissait de cet ornement naturel. Elle portait l'empreinte de passions à venir; non pas de ces passions fougueuses qui naissent avec la rapidité de l'éclair, dont les ravages portent des fruits amers et qui conduisent à des actions irréfléchies et souvent blâmables; mais on voyait sur sa fi-

gure, on devinait dans tous ses traits, une âme tendre qui se laisserait facilement dominer par un sentiment exclusif, qui le nourrirait dans son sein, et qui, une fois qu'elle se serait donnée, ne se détacherait plus de ses affections.

Cette fille de madame Danville, qui réunissait toutes les qualités, dont l'esprit était fin et délicat, dont le cœur était bon, n'était pas cependant parvenue à se concilier l'amitié de sa mère; sa douceur contrastait avec la hauteur de madame Danville, et comme son état de veuve lui donnait une position indépendante, elle était exposée à toutes les brusqueries à tous les caprices même d'une femme qui, quand sa fille lui obéissait ainsi qu'avant son mariage, était forcée de reconnaître, dans cette conduite, plutôt une condescendance, que l'accomplissement

d'un devoir. Richard, son frère, s'accordait peu avec elle; la différence de leurs caractères, de leur manière de voir et de leurs goûts en était la cause; mais Richard, quoique orgueilleux à l'excès, était loin d'avoir un caractère élevé; libertin et dissipateur, il était toujours nécessaire, il avait donc souvent besoin d'avoir recours à la bourse de sa sœur et alors il croyait nécessaire de la flatter, pour obtenir d'elle ce qu'il désirait. Eugénie fournissait aux dépenses de son frère tout en n'approuvant pas la manière dont il s'y prenait pour avoir son argent. La seule personne de la maison avec laquelle Eugénie fût entièrement à son aise, c'était son père: elle l'aimait avec une tendresse confiante, elle lui ouvrait son cœur; elle se sentait bien auprès de lui, et était fière et heureuse de reconnaître dans celui à qui

elle devait le jour, le plus honnête homme du monde; en effet le caractère de madame Duval sympathisait parfaitement avec celui de M. Danville; seulement le père n'avait pas cette sensibilité exquise et ce penchant naturel à la tendresse qui distinguaient sa fille.

Les quatre personnes dont nous venons de peindre le caractère étaient assises autour d'une table couverte de fruits, de gâteaux, de viandes froides et de tout ce qu'on mange communément en France au déjeuner, à ce repas de famille, où l'on pense ordinairement tout haut et où l'on se dédommage volontiers de l'étiquette qui préside au dîner; la théière circulait et remplissait les tasses, lorsque madame Danville, lasse du veuvage de sa fille et qui aurait voulu la marier avec un homme qui donnât un beau nom en

échange d'une grande fortune, lorsque, disons-nous, madame Danville en revint à son texte favori: par une voie un peu détournée, mais qui y arrivait cependant.

— Je ne comprends pas, Eugénie, l'affectation que vous mettez à ne vous pas montrer dans le monde et à refuser les parties de plaisir les plus simples et les plus naturelles; aujourd'hui, par exemple, pourquoi refuser de venir à l'Opéra? votre frère vous offre une loge et il demande même à vous accompagner.

— Vous savez, Madame, répondit Eugénie, que j'aime peu le spectacle et que je préfère une soirée passée avec vous et mon père à tous les opéras de Rossini possibles.

— Il y a aussi une autre raison, reprit Richard, et ma sœur ne la dit pas.

— Et pouvez-vous nous la donner,

Richard, puisque vous la savez ? continua madame Danville ?

Richard s'aperçut ici que sa sœur rougissait extrêmement, et comme il avait perdu la veille tout son argent au jeu, et qu'il avait des motifs pour ne pas se mettre mal avec madame Duval, il hésita un instant.

— Eh bien ! reprit madame Danville, vous n'osez parler ? qui vous arrête donc ?

Eugénie prit alors la parole :

— Richard sait bien, dit-elle, ce qui ne me fait pas désirer d'aller avec lui ; il a un ami qui, à ce que prétend mon frère, me fait la cour, et dont la présence m'embarrasse toujours beaucoup ; puisque nous sommes sur ce sujet, je vous prierai même, Richard, de vous arranger de manière à me délivrer de ses importunités ; la dernière fois que je me suis trouvée au spectacle, placé dans

une loge vis-à-vis de celle que j'occupais, il n'a cessé de me fixer avec la continuité la plus fatigante.

La manière dont madame Danville écouta ce que disait Eugénie pouvait faire penser qu'elle savait quel était cet ami de Richard, ce Monsieur audacieux, qui avait fait baisser les yeux de sa fille et dont l'hommage continuel la contraignait à se priver de l'opéra ; mais M. Danville n'était pas instruit, et jetant un regard mécontent sur Richard, il dit à sa fille :

— Et sais-tu, mon Eugénie, le nom de cet homme dont tu te plains ?

Alors Richard répondit :

— Il me semble que ma sœur se plaint un peu trop vivement d'une chose toute naturelle et qui n'a pas été poussée aussi loin qu'elle le prétend. Eugénie est jolie, fort jolie même ; on la regarde, c'est un hom-

mage que les hommes rendent volontiers et dont les femmes se plaignent rarement. Au reste, la personne dont il s'agit ne l'a nullement compromise; et s'il paraît s'attacher à elle, sa recherche ne peut être qu'infiniment honorable, c'est le comte de Valmont!

— Le comte de Valmont! répéta madame Danville d'un air radieux.

— Oui, dit Richard, le comte de Valmont, un de mes amis, tout le monde connaît cela; un jeune homme fort riche, d'une figure agréable, qui guide le goût de tous les jeunes gens de Paris; il *fait* la mode; il tient à ce qu'il y a de mieux; savez-vous que si son oncle ne se remarie pas, il est possible qu'il devienne un jour Pair de France?

— Et vous dites, Richard, qu'il est amoureux d'Eugénie, et qu'il la recherche en mariage?

— Sans doute, ma mère, il m'en parle tous les jours.

— Vous avouerez, Richard, dit M. Danville, qu'il est bien singulier, que j'ignore toutes ces choses, et qu'on recherche ma fille sans que j'en sois instruit.

— Mais aussi, mon ami, répliqua madame Danville, vous conviendrez qu'il est naturel qu'un jeune homme s'ouvre à son ami; M. le comte de Valmont peut fort bien être amoureux de la sœur et en parler au frère; avant de faire une demande en règle, il faut consulter ses parens, et on n'est pas fâché non plus de savoir si l'on plaît à celle qu'on aime.

— Ce n'est pas un bon moyen de me plaire, dit Eugénie, que de me poursuivre ainsi que le fait M. le comte de Valmont; il est pénible pour moi de n'avoir pas la liberté de lever les yeux sans rencontrer ses re-

gards, et je vous avoue, ma mère, que voilà la raison qui me fait refuser d'aller ce soir à l'Opéra.

— Ma sœur n'aime pas les amoureux, dit en riant Richard, il faudra qu'on l'épouse sans lui demander son agrément comme avait fait le Colonel.

Eugénie avait conservé pour la mémoire de son mari la plus grande vénération; elle ne l'avait jamais aimé de cette manière qu'on appelle *aimer d'amour*, mais elle avait toujours eu pour lui la plus grande amitié, et si l'amour ne s'était pas mêlé à son attachement, c'est qu'elle ne le connaissait pas; elle fut donc très-blessée de ce que venait de dire son frère, et elle répondit en rougissant, et avec un peu de colère :

— Richard, vous n'auriez pas dit cette parole, si vous aviez tenu à me plaire, et si vous aviez fait quelque

cas de la vérité; le colonel Duval ne m'a épousée que de mon consentement, et je l'aimais de tout mon cœur.

— Laissons tout cela, ma fille, dit madame Danville, et parlons sérieusement; vous le voyez, le comte de Valmont paraît vous rechercher; c'est un parti avantageux du côté de la richesse, et qui plus est, du côté de la naissance; pourquoi vous éloigner d'une union semblable, ainsi que vous paraissez le faire? Quoique vous soyez riche et indépendante, vous êtes trop jeune pour rester veuve toute votre vie; il me semble qu'on pourrait recevoir M. le comte de Valmont qui, sans doute, demandera à être présenté...

— Il l'a déjà fait, s'écria vivement Richard.

— Il l'a déjà fait! dit madame Danville enchantée; il l'a déjà fait,

mon fils ! mais pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ?

La conversation prenait une tournure fort désagréable pour Eugénie, qui avait remarqué, ainsi que nous l'avons dit, le comte de Valmont, et qui en avait conservé une impression peu avantageuse, lorsque l'arrivée d'un domestique vint faire diversion, et elle profita de ce moment de repos pour dire à l'oreille de son frère :

— Richard, ne me pressez pas davantage pour me conduire ce soir à l'Opéra, parce que décidément je ne veux pas y aller.

Richard fit une petite mine de mécontentement.

Le domestique qui venait d'entrer était couvert d'une livrée riche mais non éclatante, comme cela convenait à un homme opulent mais qui vit sans représentation et sans exer-

cer aucun emploi dans le Gouvernement ; il s'approcha de M. Danville et lui dit :

— On demande Monsieur.

— Qui donc ? répliqua M. Danville.

— C'est un jeune homme qui attend dans l'avant-salon, et qui m'a dit d'annoncer M. Julien !

— M. Julien ! dit le banquier, comme un homme qui cherche à mettre un souvenir sur un nom : ah ! ajouta-t-il presque aussitôt, M. Julien, faites entrer. C'est un commis qui m'arrive de Marseille, dit-il à sa famille ; c'est le prendre un peu loin, mais on m'en a fait le plus grand éloge, et j'oblige un correspondant qui me le recommande comme s'il était son propre parent ou même son fils.

M. Julien entra.

C'était un jeune homme qui pa-

raissait de l'âge de Richard Danville; il était plus grand que le fils du banquier, avait le teint blanc, un peu pâle, et des cheveux noirs comme du jais, le contraste de la couleur de ses cheveux à celle de sa figure, lui aurait donné, sans doute, un air un peu sévère, si ses traits n'eussent été doux et si l'ensemble de sa physionomie n'eût porté l'empreinte des passions paisibles et arrêtées d'un homme dont les inclinations sont vertueuses et le caractère égal; ses yeux expressifs et ses sourcils bien dessinés étaient de la couleur de ses cheveux; son front était élevé, mais ses cheveux le couvraient en partie, et leurs dernières boucles touchaient presque à ses sourcils; peut-être voulait-il cacher ainsi une ride qui, avant l'âge, s'étendait d'une de ses tempes à l'autre, ou l'excessive facilité qu'avait son front blanc à se couvrir d'une

rougeur subite toutes les fois qu'il entendait, ou qu'il entrevoyait un mot ou un regard qui avaient quelques rapports à sa situation présente ou à ses aventures passées. Le son de sa voix était doux et flatteur; ses manières étaient aisées comme celles d'un homme qui, ayant été reçu dans une société choisie, en a contracté les habitudes; cependant, on s'apercevait, en le considérant attentivement (chose qui semblait lui causer toujours quelque embarras), d'une légère hésitation dans sa marche; il paraissait n'avancer qu'avec crainte et comme quelqu'un qui ne sait qui il doit rencontrer sur sa route; toutes les fois qu'un personnage nouveau se présentait à lui, son premier regard était mêlé d'inquiétude, on eût dit alors qu'il se faisait cette question: est-ce un ami, ou un ennemi? comme si, parmi tous les

hommes , il n'y en pouvait pas avoir d'indifférens pour lui, et qu'il se fût trouvé en guerre ouverte avec tous ceux qui ne voulaient ni l'aimer ni le protéger. Ce moment d'hésitation était court, et une fois qu'il avait satisfait ce qu'on pouvait regarder comme de la curiosité, son front s'éclaircissait, et il reprenait de la sérénité et de l'assurance.

Dans la circonstance dont nous parlons, Julien était vêtu avec goût et avec simplicité; une propreté excessive et la blancheur éclatante de son linge le distinguaient seules : on voyait qu'il avait adapté sa toilette à la position dans laquelle il se trouvait avec autant de tact que de convenance, et que ses vêtemens simples tenaient plus à sa volonté, qu'à la difficulté où il aurait pu être d'en avoir de plus élégans. En entrant dans la salle à manger de M. Dan-

ville, les premiers regards de Julien tombèrent sur madame Duval; Eugénie le regardait, et elle rougit extraordinairement. Julien, qui, d'après ce que nous venons de dire, rougissait aussi avec la plus grande facilité, devint écarlate, et tous deux furent aussi embarrassés que deux personnes qui auraient eu des liaisons cachées, et qui ne s'attendaient pas à se rencontrer devant témoins. Cependant Eugénie n'était jamais sortie de Paris, et Julien venait d'y arriver de la veille.

M. Danville reçut Julien avec amitié; et, après quelques questions de politesse, il le présenta aux dames, comme faisant désormais partie de la maison, et il le conduisit dans ses bureaux, où, le prenant à part dans son cabinet, il le mit au courant de ses nouveaux devoirs.

— Voilà un joli garçon, dit madame Danville.

— Un provincial gauche et embarrassé, dit Richard.

Eugénie ne dit rien ; mais elle baissa les yeux pour éviter les regards de son frère, tant elle craignit que son visage ne conservât quelque chose de la rougeur qui l'avait converti au moment de l'entrée de Julien.

CHAPTRE II.

JOSEPH D'ARRAS. — LE CAPITAINE MICHEL.

NOTRE destinée ne tient à rien ; il y a dans le sort de certains individus, de si étranges alternatives de bonheur et de malheur : on voit dans leur histoire des circonstances si légères amener pour eux de grands résultats, qu'on dirait qu'ils ont été suspendus par un lien délié au-dessus d'un abîme sans fonds ; si le vent souffle d'une certaine manière, il les balance sur le danger ; il les pousse, le lien se rompt, et ils tombent sur des bords fleuris ; autrement le frêle appui qui les soutenait se brise trop

tôt d'une minute, et ils roulent sans espérances et sans secours; ils disparaissent sans qu'aucun liane protecteur puisse les retenir, sans qu'aucune anfractuosité puisse arrêter leur chute.

Telle avait été la destinée du jeune Julien que nous avons vu dans le chapitre pr c dent se présenter chez M. Danville; un malheur, un égarement de jeunesse, un concours de circonstances fatales, et qui raisonnablement ne devaient pas se rencontrer, l'avaient précipité dans un abîme dont il cherchait en vain à sortir; tous ses efforts ne pouvaient que retarder sa chute: un poids mortel l'entraînait, et ses forces s'usaient vainement pour le soulever. Julien n'avait plus de nom dans le monde; il n'avait plus de famille; il n'avait plus de rang dans la société; il n'était plus citoyen; il était descendu de son rang d'homme; ceux

qui l'aimaient n'osaient le dire: on ne le plaignait qu'en secret, on n'aurait pas voulu se montrer avec lui; on le nommait d'un nom qui n'était pas le sien. Cependant il était pur de sang humain; son cœur était noble et généreux: son  me s'ouvrait naturellement aux sentimens les plus honorables; un instant d'oubli avait rendu tout inutile: il était perdu!

Les lois sont cruelles; non, les lois sont justes, mais les circonstances sont décevantes; et, comme le front de l'homme est un interpr tateur, comme on ne lit pas dans ses regards les pensées intimes de son cœur, les lois ne peuvent pas distinguer. Ce qui est cruel, c'est l'opinion, c'est l'homme qui est cruel; il n'admet pas le repentir, il ne veut pas que les larmes ni le châtiment effacent la faute; quand la peine est subie, l'homme en impose une nou-

velle qui recommence pour ne plus finir ; il y a sans doute des flétrissures qui doivent être éternelles ; mais quand la peine doit finir ; la société est satisfaite, ou comme on le dit improprement, quand elle est vengée, l'opinion ne devrait-elle pas se taire et accorder au malheureux le droit de s'estimer encore, avec celui de vivre, et de mourir en paix ?

Joseph d'Arras était né dans les environs de Marseille, d'une famille honorable, mais peu riche ; son grand-père était ce qu'on appelait avant la révolution, gentilhomme verrier, et son père continuait la même profession. L'éducation de Joseph d'Arras avait été celle d'un jeune homme riche, grâce aux soins d'un oncle, frère de sa mère, qui l'aimait beaucoup, et qui avait pourvu libéralement à tous les frais qu'elle exigeait. Cet oncle s'appelait le capitaine Mi-

chel ; c'était un vieux garçon qui s'était enrichi dans ses voyages à la Guadeloupe, qui était brusque comme tous les marins, irascible au dernier point, et qui, quoiqu'il eût beaucoup d'amitié pour sa sœur, madame d'Arras, en avait peu pour son mari, auquel il reprochait volontiers un caractère doux et tranquille, et son peu de fortune. Le capitaine Michel, habitué à hasarder sa vie, et ne devant sa richesse qu'à lui-même, avait trouvé fort mauvais que M. d'Arras suivit la carrière unie et peu lucrative que lui avait frayée son père ; il pensait que le premier devoir d'un homme est de gagner de l'argent : le second d'en jouir ; selon lui, M. d'Arras aurait dû laisser là ses verres et ses carafes, nolisier un petit vaisseau marchand, et courir la fortune par-delà la ligue ; cependant il s'était attaché au jeune Joseph, parce

qu'il le voyait vif, pétulant, et qu'il lui croyait toutes les qualités d'un bon marin. Il l'avait mis en pension; et, sans s'inquiéter pour lui du grec et du latin, il avait recommandé seulement qu'on lui apprît parfaitement les mathématiques, et qu'on le poussât fort avant dans une science qu'il ne connaissait pas parfaitement, et dont il avait reconnu l'importance. Joseph profita de cette heureuse circonstance; mais, à l'étude des mathématiques, il joignit celle de la langue d'Homère et de Virgile; et, à quinze ans, il était aussi familier avec les équations, qu'avec les odes d'Horace et les Aventures d'Ulysse, le preneur de villes; il sortit alors du collège, et le capitaine Michel obtint de M. et madame d'Arras, de l'avoir auprès de lui.

Le capitaine Michel habitait à Marseille une maison sur le port, qui

lui appartenait; et, de ses fenêtres, il avait le plaisir de voir les vaisseaux entrer et sortir; et, sa pipe à la bouche, il disait d'un air doctoral:

— Voilà un brick qui est bon voilier; dans quarante jours je sais bien où il sera, s'il a toujours le vent en poupe!

Cette petite tartane de Catalogne ne court pas bien ses bordées; ah! ces chiens de bâtimens côtiers ne valent pas une pipe de tabac! Pourvu que celui-là n'ait pas la fièvre jaune!.

Au reste, le capitaine Michel était, pour son neveu Joseph, l'oncle le plus commode possible; c'était un caissier toujours prêt à solder ses mémoires, toujours empressé de lui donner de l'argent, et qui le laissait vivre à sa fantaisie; il n'exigeait qu'une chose: c'est que Joseph consentit à suivre la même carrière que lui; il comptait acheter un vaisseau,

le charger ; et faire encore un voyage, pour qu'il fit sous lui ses premières armes. Joseph songeait très-peu à ces arrangemens ; pour lui la vie c'était le jour , l'heure , le quart-d'heure où il se trouvait ; ardent , impétueux , ne respirant qu'après le plaisir , et livré sans guide et sans frein à tous les écueils d'une grande ville , il consumait son tems dans l'essai de toutes les jouissances ; et , quand son oncle le voyait rentrer le soir à demi - pris de vin ou échauffé par les plaisirs de la journée :

— Bon , disait-il , voilà un vrai marin ; tu feras , mon ami , un bon matelot , et ensuite un bon Capitaine ; j'étais ainsi quand j'étais jeune.

Cependant Joseph était lié avec un jeune homme qui était son camarade depuis son enfance. Charles Férer était plus âgé que lui de quatre années ; ils avaient été élevés en-

semble ; mais comme Charles n'avait pas autant de dispositions naturelles que Joseph , ils s'étaient trouvés dans les mêmes classes , malgré la différence de leurs âges. Charles Férer avait autant d'ardeur pour les plaisirs que son ami , mais il n'avait pas , comme lui , un oncle qui fournit , avec générosité , à tous ses besoins , et la bourse de Charles se remplissait toujours aux dépens de Joseph , ou plutôt , ils faisaient bourse commune.

En milieu de toutes ses dissipations , un observateur attentif aurait découvert dans Joseph les germes d'une vie qui ne devait pas se consumer dans la débauche et dans l'oisiveté ; il était d'un esprit hardi et entreprenant ; l'ardeur qu'il manifestait pour les plaisirs , était chez lui cette soif qui consume le jeune âge , qui lui fait chercher des sentimens nou-

veaux, parce que ceux qu'il éprouve ne remplissent pas son cœur; dès qu'une sensation inconnue se présentait, il la saisissait, elle s'emparait de toutes ses facultés, il la savourait à longs traits; mais bientôt il la rejetait avec dédain, comme une chose qui ne satisfait pas, comme une espérance déçue. Son caractère n'avait pas peut-être toute la force nécessaire, mais il était cependant généreux; naturellement mélancolique, on aurait dit qu'il ne se livrait à la turbulence de ses désirs, que pour s'empêcher de descendre en lui-même et s'étourdir sur ses pensées intimes; quelquefois, néanmoins, cette disposition intérieure l'emportait, et on le surprenait les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine et plongé dans une méditation profonde; souvent il se levait avant le jour, et il courait sur les

bords de la mer; là, assis sur le rocher le plus avancé, il voyait la lumière naître par degrés et se répandre sur les eaux, d'abord comme un brouillard blanchâtre, ensuite comme une lueur incertaine, qui s'éclaircissait peu à peu et qui finissait par se répandre de tous côtés et par animer le réveil de la nature. Alors tout devenait une sensation pour lui, et une sensation d'autant plus douce qu'il ne l'avait pas cherchée et qu'elle le surprenait sans désirs. Le bruissement des flots était plus clair et plus sonore, l'odeur des plantes marines plus fraîche et plus balsamique, le vent léger qui s'élève le matin couronnait d'un peu d'écume la crête des vagues, et le cri de la mouette vagabonde avait pour lui plus de douceur et de mélodie; il se mettait de lui-même en rapport avec l'harmonie parfaite de ce tableau, et ses

pensées vagues s'égareraient et allaient se perdre dans l'espace comme ce point indécis où l'azur du ciel se confond avec celui de la mer. Heureux s'il n'eût jamais cherché d'autres plaisirs, et si son inquiétude de jeune homme ne l'eût pas porté à s'oublier un instant, avec cette légèreté qui tenait à son âge, mais qui détruisait son avenir et qui ternit sa vie!

CHAPITRE III.

LE FAUX.

M. d'ARRAS était un homme sage et de bon sens ; il voyait avec peine que la jeunesse de Joseph fût confiée à son beau-frère le capitaine Michel ; il sentait parfaitement que ce marin n'était pas le guide qui convint à son fils, mais il avait cédé parce que, d'abord, Joseph devait à son oncle son éducation ; que ce bienfait méritait de la reconnaissance et faisait même participer le capitaine Michel à une portion des droits paternels ; ensuite parce qu'il redoutait le bruit et le tracas qu'oc-

casione dans un ménage une volonté partagée; or, le capitaine voulait fortement, et madame d'Arras était de l'avis de son frère; elle faisait sentir à son mari, que le vieux marin était garçon, qu'il était riche et qu'il était dangereux de désobliger celui qui devait naturellement laisser toute sa fortune à leur fils, qu'il était d'un caractère exigeant, qu'il tenait fortement à ses idées, et qu'il était à craindre qu'il ne prît un parti préjudiciable aux intérêts de Joseph, si on s'opposait ouvertement à ses desseins.

— Et si Joseph ne veut pas se faire marin, disait M. D'Arras, l'y forcerons-nous, pour qu'il ne manque pas la succession de son oncle?

— Et pourquoi pas? mon ami, répondait madame d'Arras, cet héritage en vaut bien la peine, et beaucoup de gens sont devenus de

très-bons marins que leur goût portait à toute autre chose.

Cependant, M. d'Arras finit par connaître la conduite dissipée que menait son fils; il s'en inquiéta, avec raison, et il résolut de prendre Joseph auprès de lui; il se rendit donc chez le capitaine, et après l'avoir remercié de toutes ses bontés, il lui dit que Joseph retournerait à la fabrique de verrerie pour y vivre avec sa mère et y perfectionner son éducation; le capitaine Michel s'emporta, M. d'Arras tint bon, le Capitaine se fâcha et les deux beaux-frères séparèrent brouillés. Comme Joseph n'était pas dans ce moment à la maison, il ignorait tous ces détails, et M. d'Arras qui quitta son frère plus tôt qu'il ne l'avait cru, et qui ne voulait pas rester davantage chez lui, partit sans voir Joseph, qu'il ne pouvait pas chercher dans

la ville et remit à un autre jour le moment de l'emmener. Le capitaine Michel furieux d'être contrarié dans son amitié pour son neveu, dans le projet qu'il nourrissait de faire, avec ce jeune homme, un voyage aux Indes ou à la Martinique, et habitué d'ailleurs à laisser là les affaires pénibles, pour ne s'occuper que de ce qui avait rapport à ses habitudes, le capitaine Michel partit pour Toulon, où on devait lancer le lendemain un superbe vaisseau à trois ponts, qui n'aurait pas pu, disait-il, entrer dans la mer sans qu'il fût là pour approuver ou pour blâmer les préparatifs de l'opération; et avant de partir il laissa un mot à Joseph pour l'avertir de son voyage et pour lui recommander de ne pas retourner chez son père sans l'avoir vu, ajoutant qu'il serait à Marseille dans soixante heures au plus tard.

Joseph était allé pendant ce tems chez Charles Férer, qui demeurait dans une petite chambre d'une maison située sur le port, comme celle du capitaine Michel, et qui, de sa fenêtre, jouissait comme lui du spectacle de la mer et de l'arrivée des vaisseaux. Charles Férer était sans argent et il avait en tête la plus belle partie possible; il s'agissait de louer une barque, d'y mettre quelques provisions et d'aller à la pêche jusqu'au soir; la veille, il avait remarqué au spectacle deux jeunes femmes, dont Joseph et lui s'étaient approchés; ces dames n'étaient point sévères, et les jeunes gens n'avaient pas eu une grande difficulté à faire connaissance avec elles; elles arrivaient de Paris, seules, sans protection, sans guide, et il fallait bien que quelqu'un se chargeât de les conduire et surtout de leur faire voir

cette mer dont le canal de l'Ourcq , les bassins des Tuileries et les marines de Vernet et de Gudin ne donnent qu'une bien faible idée ; l'une de ces dames était une brune piquante , qui plaisait fort à M. Joseph d'Arras , et l'autre , jeune blonde sentimentale , convenait beaucoup à Charles Férer. Ces messieurs s'empressèrent d'offrir leurs services , ils furent acceptés , et quand Joseph arriva chez son ami , il le trouva arpentant sa chambre à grands pas comme un homme qui attend avec impatience , parce que l'heure qu'il a fixée pour un rendez-vous est passée.

— Eh bien ! Joseph ; te voilà ? c'est vraiment l'heure ; tu es exact aujourd'hui ! toujours le même ; mais sais-tu que ces dames doivent nous attendre depuis long-tems ?

Joseph avait oublié les deux dames de Paris , il avait oublié ses en-

gagemens de la veille , et il venait chez Charles sans autre désir que celui de voir son ami et de passer le tems ; mais à ces reproches , l'impression qu'il avait reçue se réveilla ; il passa , comme tous les caractères vifs et légers , d'un oubli total à une extrême impatience de se satisfaire ; il jeta les yeux sur le port et il vit une barque peinte de couleurs bleue et blanche qui allongeait sa poupe aiguë sur le rivage et dont le batelier , debout et appuyé sur sa rame , semblait les attendre.

— Tu as raison , dit-il à Charles , je ne conçois pas comment j'avais oublié. . . . mais partons , partons tout de suite , allons !

— Partons , dit Charles en prenant son chapeau ; puis il se ravisa , et mettant l'index et le ponce dans la poche vide de son gilet , il dit à Joseph :

— A propos , as-tu de l'argent ?

Joseph fit le même geste que son ami , et il reconnat avec chagrin qu'il était sans le sou ; mais le capitaine Michel demeurait à deux pas ; Joseph y courut , son oncle venait de partir ; il ne trouva que la lettre du capitaine qui lui apprenait qu'il allait à Toulon et qu'il serait de retour dans trois jours. Joseph retourna chez Charles. Comment faire ? Il faut y renoncer dit Charles , car nous devons dire , à sa louange , que ce fut là sa première idée. Y renoncer ! reprit Joseph , à qui la pensée d'une difficulté rendait ce plaisir plus vif. Y renoncer ! pas du tout . . . cependant comment faire ? tu n'as pas d'argent ?

— Pas le sou.

— J'ai voulu emprunter quelques écus à la cuisinière de mon oncle , elle place ces économies.

— Si tu allais chez le banquier de ton oncle ?

Il est bon de faire observer ici que le capitaine Michel avait un banquier , chez lequel il envoyait souvent Joseph avec un *bon* de sa main , sur lequel on donnait à celui-ci la somme demandée.

— Si tu allais chez le banquier de ton oncle , répéta Charles ?

— Impossible , dit Joseph avec impatience , impossible ; je n'ai pas de *bon*.

— Tu as raison , répliqua Charles ; diable , ajouta-t-il , voilà une jolie barque , le tems est bien beau et je pense qu'il serait bien agréable de manger un bon pâté au milieu des vagues et de boire du vin de Chypre.

Dans ce moment , les deux dames de Paris passèrent devant la maison , et Charles et Joseph purent les voir se promener sur le port et admirer

le spectacle de la mer , et le mouvement qui se faisait sur les vaisseaux, chose qu'en effet elles ne connaissaient pas.

— Elles sont là , dit Joseph en bouillant d'impatience ; elles nous cherchent peut-être, ah ! grand Dieu ! et n'avoir pas d'argent , nous passerons pour des menteurs , des chevaliers....

— C'est vrai , disait Charles ; mais écoute : si tu faisais.... oh ! non.... c'est impossible !

— Quoi donc , reprit vivement Joseph ?

— Tu es bien certain qu'on ne te donnerait pas d'argent sur ta bonne mine ?

— Très-certain , mon ami.

— Eh bien ! à ta place , il me semble que je griffonnerais un *bon* comme ceux que griffonne ton oncle.

Cette idée fut un éclair de lumière

qui traversa la tête de Joseph , et il se décida dans un moment ; il prit un morceau de papier qui se trouvait sur la table de Charles , il grossit ses caractères , il leur donna la forme carrée qui distinguait l'écriture du vieux Marin , et il écrivit :

Marseille , le..... 18....

*Bon pour cinq cents francs que je prie M. N** de compter à mon neveu , en or.*

Capitaine MICHEL.

Et il imita le paraphe de son oncle.

— C'est bien cela , dit-il , c'est à s'y méprendre ; le fait est que l'imitation était grossière et qu'en examinant attentivement ce *bon* on n'y voyait que les efforts maladroits d'un écolier qui a voulu faire une plaisanterie et qui ne s'est pas donné assez de soins pour en imposer long-tems ;

l'idée d'un faux ne se présenta pas du tout à la pensée de ces jeunes gens , dont l'un cependant en commettait un qui était conseillé par l'autre. Il est certain que si Joseph avait demandé cette somme à son oncle , il la lui aurait donnée sur le champ , souvent il en avait mis de plus considérables à sa disposition ; il ne voulait donc point dérober cet argent , il ne voulait que se le procurer dans un moment où il le regardait comme lui étant indispensable, et où celui qui aurait pu seul le lui donner , était absent ; il ne voulait point tromper son oncle , mais seulement le banquier de son oncle , certain que le capitaine Michel approuverait l'emploi de l'argent , la plaisanterie , et qu'il ferait honneur même à sa signature contrefaite.

Le billet fait , Joseph envoya Charles au devant des dames , il cou-

rut chez le banquier , présenta hardiment son billet , reçut son or , et revint sur le port où il trouva les dames placées dans la barque ; la petite voile était déployée , les provisions étaient arrivées par les soins de Charles Férer , et le garçon du traiteur s'amusa à cracher dans la mer pour faire des ronds en attendant le paiement de sa facture et le pour-boire d'obligation , habitude fatale qui , de Paris , a déjà gagné la province. Joseph arrive , en faisant sonner l'or qui était dans sa poche ; il paie , il s'élançe dans la barque ; elle quitte le rivage , elle sort du port.

Ah ! puisse-t-elle n'y jamais rentrer ! Fuis , malheureux ! pars ! que cette vague qui tempête , te pousse sous d'autres cieux ! te fasse aborder d'autres rivages ! Ne reviens plus dans le port de Marseille ! Ne tourne plus tes regards vers les deux forts qui le

défendent, tu y as laissé plus que la mort, tu y as laissé la honte et le déshonneur.

Cependant, Joseph et son ami Charles se livraient tranquillement à toute leur joie; ils se croyaient sans crime, ils étaient sans remords. On s'amusa, on rit beaucoup; les dames étaient enchantées; elles n'avaient jamais fait, sur la Seine, de promenade aussi agréable. Les jeunes gens s'abandonnaient au plaisir de les rassurer. Quel charme de presser dans ses bras une femme timide qui tremble, qui a peur et qui a l'air de se réfugier dans votre sein comme dans le seul abri qu'elle puisse trouver! Mais tout passe, tout finit dans le monde, le soleil se couche aussi bien pour les gens heureux qui voudraient allonger les journées, comme pour ceux qui aspirent à l'oubli des peines que procure le sommeil. On

rentra dans le port, et on accompagna les dames chez elles. Peut-être, avec un peu d'instances, aurait-on pu y rester; l'intimité était déjà grande; une jolie main avait souvent caressé la joue cotonneuse de Joseph; mais Charles Férer avait de la timidité et pas d'expérience; Joseph ne songeait pas à profiter des faveurs d'une femme jolie, mais facile et qui ne demande qu'à être attaquée. Son cœur était encore enfant, et les passions n'y étaient pas développées.

Cependant, Joseph apprit en rentrant chez lui, qu'on le demandait à la Verrerie de son père, et comme elle était située à environ deux lieues de Marseille, il résolut d'y aller le lendemain matin; en effet, dès que l'aube parut, il se leva et il partit à pied et en s'abandonnant à ses rêveries, sans songer aux plaisirs de la veille, sans désirs, sans projets,

sans appréhensions, ainsi qu'un jeune homme encore enfant, qui commence la vie et qui ne sait quelle route il suivra. En revoyant son père et sa mère il fut étonné du plaisir qu'il ressentit; tout était calme et tranquille chez M. d'Arras, l'ordre et l'économie présidaient aux habitudes intérieures de sa maison, ses appartemens formaient une des ailes de sa fabrique et quoique le tracas des ouvriers occasionnât du bruit, il ne pénétrait pas chez le propriétaire qui vivait au milieu de l'étude et qui se contentait du revenu modique de son commerce. M. d'Arras était, comme nous l'avons dit, un homme doux et indulgent; il craignait la violence, et comme il était persuasif, il n'ordonnait jamais rien, mais il se faisait obéir par insinuation et par l'art qu'il avait de présenter sous leur côté flatteur et avantageux les

choses qu'il désirait; il aimait beaucoup sa femme et jamais son ménage n'avait été troublé; quand elle voulait quelque chose qu'il jugeait déraisonnable, il cédait d'abord; ensuite il revenait, il faisait voir les inconvéniens, il discutait, il montrait le pour et le contre, et il finissait par obtenir ce qu'il désirait; il en avait usé ainsi pour Joseph qui avait d'abord témoigné beaucoup d'envie d'aller vivre chez son oncle; quand il avait appris ses débauches, il avait été chez le capitaine Michel et ce n'était pas sa faute si le caractère emporté du capitaine l'avait forcé à en venir à une rupture. Dans l'occasion dont il s'agit, il était bien décidé à ordonner à son fils de ne plus mettre les pieds chez son beau-frère; mais avant de déployer son autorité paternelle et de dire *je le veux*, il prit les biais qui lui étaient familiers.

— Eh bien ! mon fils , dit-il à Joseph , comment te trouves-tu chez ton oncle ? Nous sommes séparés quoique la nature nous ait destinés, ce me semble , à vivre l'un près de l'autre , et je suis réduit à te demander de tes nouvelles comme à un étranger. Je ne sais pas si tu trouveras agréable la vie à laquelle tu te destines ; mais pour moi je trouverais fâcheux de quitter la terre qui me nourrit , qui me plaît , pour laquelle je crois que je suis né , d'aller vivre au milieu de l'eau comme un poisson , et de n'être séparé de la mer que par un bois de quelques lignes d'épaisseur. Ton oncle est enchanté de cette vie-là , parce qu'elle lui a réussi ; mais combien d'autres y ont succombé ! D'ailleurs le capitaine Michel ne laisse rien après lui ; mais quand on a une mère , quand on a un père , quand enfin on a reçu

une éducation qui peut vous faire briller dans ce monde.... alors.... on peut n'être pas de son avis.

Joseph n'avait nulle envie de se faire marin , il aimait son oncle , mais , au fond du cœur , il aimait encore mieux son père ; et la vie désordonnée plutôt que libertine qu'il menait à Marseille , commençait à lui peser ; il n'eut donc nulle peine à se ranger à l'avis de M. d'Arras ; alors celui-ci lui raconta la scène qu'il avait eue avec le capitaine ; il le fit rougir de la conduite qu'il avait tenue , et , puisqu'il n'avait pas de goût pour la marine , il lui fit sentir qu'il devait profiter de l'éducation que lui avait donné son oncle , de manière à lui faire honneur un jour. Il fut décidé que Joseph resterait quelques jours à la verrerie ; et , comme la fortune de M. d'Arras s'était un peu améliorée , il devait l'envoyer à Aix , où il

ferait un cours de droit; après, Joseph serait libre de choisir un état qui convînt à son éducation et à ses goûts.

Les études nouvelles que devait faire Joseph le flattaient : c'était un aliment à son imagination qui lui était devenu nécessaire ; il partit donc , et repassa par Marseille; et , au risque d'essuyer la colère de son oncle , il se décida à lui faire ses adieux. Le capitaine était toujours à Toulon ; Joseph alla voir son ami Charles Férer , et il prit congé de lui , en lui témoignant tout le regret qu'il avait à s'en séparer. De là il se dirigea vers Aix , ville triste , sérieuse , où il faut être noble pour être quelque chose. Que Dieu garde tous mes amis , qui , comme moi , n'ont pas de particule devant leur nom , d'habiter jamais la ville d'Aix !

Cependant le capitaine Michel re-

tourna à Marseille , après avoir vu à l'ancre un beau vaisseau à trois ponts , qui , ne se trouvant pas prêt au moment fixé , l'avait retenu à Toulon dix grands jours , au lieu de trois seulement qu'il y comptait passer. Son premier soin en arrivant fut de demander où était Joseph ; la vieille cuisinière l'ignorait : elle savait seulement qu'il était allé à la verrerie ; premier grief ; il lui avait défendu d'aller voir son père dans son absence : enfin le capitaine Michel apprit que Joseph avait reparu à Marseille , qu'il avait demandé son oncle , et qu'il était parti de nouveau sans qu'on sût où il était allé. M. Michel mit alors son chapeau de travers , et fut trouver son beau-frère ; celui-ci lui avoua qu'il avait vu son fils , et que , comme il sentait que la profession de marin ne lui convenait guère , il l'avait fait entrer dans une autre carrière. A

cette nouvelle, le capitaine devint furieux; il reprocha à son beau-frère son ingratitude, à sa sœur sa faiblesse, à son neveu sa légèreté, et il jura qu'il le rattrapperait, qu'il le ramènerait par les oreilles à bord d'un navire, et qu'il ne verrait la terre de long-tems. M. d'Arras refusa de lui dire où était son fils, et les deux beaux-frères qui étaient déjà mal-intentionnés l'un pour l'autre, se jurèrent une haine immortelle, et se quittèrent dans la ferme résolution de ne plus se revoir.

Le capitaine Michel aimait beaucoup son neveu à sa manière; il avait fondé sur lui l'espérance de toute la joie de ses derniers jours; dans les châteaux en Espagne qu'il bâtissait pour sa vieillesse la plus reculée (car, à quel âge ne nous berçons-nous pas dans l'avenir), il se représentait courbé, goutteux, et fumant sa pipe

sur la terrasse de sa maison, d'où, une longue-vue à la main, il voyait venir le vaisseau de Joseph, richement chargé; il distinguait même sur le tillac le jeune capitaine. Il fallait renoncer à tout ce'a, par l'entêtement d'un beau-frère dont il méprisait intérieurement la manière de voir, et l'ingratitude d'un neveu qui lui devait son éducation, et qui, selon lui, aurait dû le regarder comme un second père, et l'aimer davantage qu'il n'aimait le premier. Furieux, exaspéré, il se livrait à toute l'acrimonie de sa bile, et se promettait de punir l'ingrat de façon à ce qu'il s'en ressouvint, s'il parvenait jamais à le rattraper.

Il était dans l'accès de la plus grande colère, lorsqu'il alla chez son banquier; il voulait retrouver son neveu, et faire pour cela les perquisitions les plus rigoureuses; or, l'argent étant

le premier de tous les mobiles, il voulait en remplir ses poches, et le répandre à pleines mains. — Je le trouverai, se disait-il, je le trouverai, fût-il au centre de la terre. Arrivé chez son banquier, il fit un *bon* de mille écus, pareil à celui dont nous avons donné une copie exacte, et demanda de l'or, suivant son usage. Le caissier se mit à rire en voyant ce *bon*; le capitaine lui demanda brusquement ce qu'il avait à rire ainsi? et comme il connaissait parfaitement ce commis, et qu'il était, avec tout le monde, sur ce pied de familiarité qu'ont ordinairement les marins, celui-ci lui répondit :

— Parbleu! Capitaine, c'est que je pense qu'il y a quelque jeune fille qui vous demande plus de robes et plus de chiffons qu'à l'ordinaire.

— Qu'appellez-vous, quelque

jeune fille? répliqua le Capitaine, et pourquoi cela?

— C'est que nous faisons rouler les écus, Capitaine; comment, malgré ce qu'on vous apporte tous les mois, aujourd'hui mille écus, il y a quelques jours cinq cents francs . . .

— Il y a quelques jours cinq cents francs, dit le Capitaine avec étonnement.

— Eh! mon Dieu, oui, dit le commis; tenez, ils sont là écrits sur mon bordereau.

— Mais, je ne me le rappelle pas du tout, dit-il; c'est impossible, j'arrive de Toulon.

— A telles enseignes, dit le commis, que votre neveu est venu, je lui ai moi-même donné la somme en or.

— Mon neveu!

— Oui, votre neveu, Capitaine, un joli garçon, ma foi!

— Et il est venu avec un *bon* de moi?

— Sans doute.

Et le commis ennuyé de l'air dubitatif du capitaine Michel, se mit à chercher dans sa caisse, il tourna tous les papiers, il ouvrit tous les tiroirs, non qu'il manquât d'ordre, mais il manquait de mémoire et il était pressé de mettre la main sur ce papier qui, comme cela arrive toujours en pareil cas, fut celui qui se présenta le dernier sous sa main; enfin, il le vit plié en quatre dans le fond d'un portefeuille où il s'était glissé.

— Le voilà, dit-il au Capitaine, en le dépliant avec satisfaction.

Le Capitaine avait la vue excellente; mais il commençait à lire avec difficulté, il était ce qu'on appelle presbyte. Il sortit de sa poche des besicles en or, les tira de leur étui, en essuya les verres, les assujétit sur ses tempes, et prenant le *bon*

des mains du caissier, il l'approcha de ses yeux pour le considérer attentivement.

— Oh! oh! dit-il.

Il s'arrêta après ce oh! oh! comme un homme qui veut garder son secret, et sa figure prit une grande expression de joie.

— Ah! oui, ajouta-t-il, je me souviens, cinq cents francs; c'est bien cela, je l'avais totalement oublié.

Il prit ce *bon* et le mit soigneusement dans sa poche, ensuite il déchira celui de mille écus dont il n'avait pas encore touché le montant.

— M. le caissier, dit-il, je n'aime pas tous ces petits papiers qu'on peut égarer, et je présume que vous les aimez encore moins que moi; ainsi je vais vous faire un bon de trois mille cinq cents francs, vous allez me compter mon or; je pense que nous serons tous contents.

— Comme il vous plaira, Capitaine, dit le commis en tirant de sa caisse trois rouleaux de napoléons.

Le Capitaine refit un nouveau *bon*, prit son or et partit sans rien ajouter.

— Ah! mon drôle, dit-il quand il fut dans la rue, vous m'avez fait un bon tour, un vrai tour de marin; et moi j'allais dépenser mon argent pour vous retrouver: non parbleu! la police sera cela mieux que moi et il ne m'en coûtera pas un sou. Quand je vous tiendrai, nous verrons si vous refuserez de venir avec moi aux Grandes-Indes ou sur les côtes d'Afrique; nous verrons, mon neveu, nous verrons!

En se parlant ainsi, il alla chez le commissaire de police de son quartier et il lui remit la pièce fatale, en lui expliquant toute l'affaire; celui-ci prit le *bon* et lui promit que dans quelques jours il lui don-

nerait des nouvelles de son fugitif.

L'idée d'un faux, la pensée d'un crime ne s'était pas plus présentée à l'esprit du Capitaine qu'à celui de Joseph lorsqu'il fabriqua ce faux *bon*. Le capitaine Michel était très-versé dans le code maritime, mais il ignorait entièrement les dispositions du code civil et celles du code criminel; il ne pensait pas que son neveu eût voulu le voler, il avait vu la chose comme Joseph et il la trouvait toute naturelle, mais il voulait retrouver son neveu; cet incident, et le parti qu'il en pouvait tirer, lui paraissaient un moyen sûr d'arriver promptement à son but.


~~~~~

## CHAPITRE IV.

-----

### L'ARRESTATION.

LE capitaine Michel rentra chez lui, s'étendit dans son grand fauteuil de cuir, alluma sa pipe et se mit à réfléchir à cette affaire, qui l'occupait entièrement.

— J'aurai mon neveu, c'est certain, la police me l'a promis, et quand elle se mêle de quelque chose elle en vient à bout, tout le monde sait cela. Mais voyez un peu ce drôle, contrefaire ma signature, aller chez mon banquier pour avoir de l'argent! il me semble cependant que je lui en avais donné peu de tems avant que de partir.

Tout à coup les idées du capitaine Michel prirent un autre direction; il se rappela les circonstances de sa visite au commissaire de police, la sévérité qu'il avait remarquée sur la figure de ce magistrat, lorsque lui ayant présenté ce *bon*, il lui avait expliqué que Joseph l'avait fabriqué dans son absence, et, sur sa présentation, avait touché cinq cents francs. Le commissaire n'avait rien dit touchant l'espèce de cette faute; seulement il s'était contenté de dire qu'il allait mettre tous ses soins pour faire arrêter le coupable (il s'était servi de ce terme), et qu'il répondait du succès. Le capitaine sentit tout de suite que la loi faisait abstraction de la position, des circonstances, qu'elle ne voyait que le fait et qu'elle ne pouvait pas juger comme un oncle qui n'y reconnaissait qu'une espièglerie, ou même une chose qu'il



avait tacitement autorisée par sa coutume de ne rien refuser à Joseph. L'idée du faux se présenta pour la première fois à son esprit, il en vit rapidement toutes les conséquences, et il jeta sa pipe, prit son chapeau et courut chez le commissaire.

— M. le Commissaire est sorti, lui dit, sans lever la tête, un secrétaire qui copiait un procès-verbal.

— Il est sorti, où est-il? il faut que je le voie.

— Si Monsieur voulait m'expliquer son affaire? dit le secrétaire en levant la tête, cette fois, et en prenant un air important, je remplace M. le Commissaire dans son absence, et c'est à moi qu'on s'adresse ordinairement.

— Mon Dieu! ce n'est pas une affaire, dit le capitaine dont le trouble augmentait à chaque instant, ce n'est pas une affaire; mais tantôt,

ici, je suis venu chez M. le Commissaire, et je crois que vous étiez là.

— Oui, Monsieur, je me le rappelle parfaitement; mais vous êtes entré dans le cabinet, et je ne sais pas de quoi il s'agit.

— Il s'agit; il s'agit d'une chose très-importante, dit le Capitaine, c'est-à-dire, d'une bagatelle, et qui n'a d'importance que pour moi; il s'agit d'un chiffon de papier.

— Un chiffon de papier! reprit le secrétaire avec emphase, et vous appelez cela une chose peu importante? et sans doute vous voulez parler d'un papier écrit?

— Eh! mon Dieu, oui.

— Eh bien! continua le secrétaire avec flegme, il y a un grand homme, je ne sais lequel, qui a dit qu'il ne fallait que deux lignes de la main d'une personne pour la faire pendre.



Le capitaine devint rouge de colère.

— Que signifie tout cela misérable ? s'écria-t-il en levant la main comme s'il avait voulu la laisser tomber sur le secrétaire pour l'écraser.

Le jeune homme effrayé allait appeler six ou sept mouchards qui se trouvaient dans l'antichambre lorsque le commissaire entra.

— Ah ! M. le Commissaire , s'écria le capitaine , que je vous parle , écoutez-moi un instant.

Le commissaire était un homme froid et quelque peu fier , qui remplissait sa charge en allant toujours droit au but , et sans s'inquiéter d'aucune considération.

— Volontiers , Monsieur , dit-il au capitaine , veuillez passer dans mon cabinet.

— Monsieur , dit le capitaine

quand il fut seul avec le commissaire ; Monsieur , répéta-t-il , parce que l'air froid du magistrat lui en imposait , et lui donnait de la crainte malgré lui , je viens vous prier de me rendre le chiffon de papier que j'ai remis entre vos mains , parce que je vous remercie de vos services ; j'ai retrouvé mon neveu . . . . .

— Comment cela , dit le commissaire ?

— C'est-à-dire , je ne sais pas précisément où il est , mais je désire le laisser fort tranquille quelque part qu'il soit , et alors je serais enchanté de ravoir ce papier qui ne peut plus vous être utile.

Monsieur , répliqua le commissaire , vous ne savez pas ce que vous demandez ; ce papier , mais c'est la pièce de conviction , sans lui nous ne pouvons rien faire.



— Aussi je désire qu'on ne fasse rien.

— Impossible, il faut que justice ait son cours.

— Justice? Monsieur, justice? que parlez-vous de justice contre mon neveu? Eh! je vous en supplie, rendez-moi ce papier.

— Il n'est plus en mon pouvoir, dit le commissaire, je viens de le remettre dans les mains de M. le Procureur du Roi.

— Du Procureur du Roi! s'écria douloureusement le capitaine d'un air atterré et en se laissant tomber dans un fauteuil; ah! Monsieur, vous perdez mon neveu, vous me perdez, vous déshonorez ma famille.

— Mais songez, dit le commissaire en s'approchant de lui avec intérêt; mais songez que vous m'avez remis vous-même ce papier, que

vous m'avez engagé à sévir contre le coupable; or, il s'agissait d'un faux, cela passait mes attributions; j'ai cru agir dans votre intérêt en activant les opérations de la justice, et j'ai été trouver le Procureur du Roi.

— Croyez-vous, demanda le capitaine, sans lui répondre, que le procureur du Roi me rende cette pièce?

— Je ne le pense pas. . . . Mais allez le voir, une visite ne peut pas nuire.

Le commissaire n'avait pas achevé sa phrase que le capitaine Michel avait déjà pris sa canne, son chapeau et était déjà sorti du cabinet. Il alla chez le procureur du Roi; celui-ci était un jeune homme qui commençait sa carrière, et qui, pour rien au monde, n'aurait mis la plus légère entrave au cours de la justice; il arrivait à Marseille, et il sauta de joie quand le commissaire de police lui



apporta la pièce probante d'un faux bien clair, bien établi, et contre lequel on ne pouvait pas élever la plus légère dénégation. Quels beaux mouvemens oratoires il allait déployer ! Quel beau réquisitoire il allait faire ! Voilà les hommes ; ils voient toujours les choses à travers le prisme de leur intérêt et de leur amour-propre ; sont-ils satisfaits, ils se réjouissent sans songer à la honte, à la désolation, à l'infamie, au déshonneur qui résultent souvent, pour une famille, jusque là sans tache, du fait qui leur cause une si grande joie.

Le capitaine Michel trouva le procureur du Roi encore plus intraitable que le commissaire de police ; il fallait d'abord que la justice eût son cours ; et si, contrairement au droit de la société, quelqu'un cherchait à s'y opposer, ce n'était pas à un procureur du Roi qu'on devait s'a-

dresser ; ensuite les poursuites étaient commencées, et quand bien même il voudrait composer avec ses devoirs, cela lui serait impossible.

Le capitaine Michel sortit le cœur navré et en proie au désespoir le plus violent. Cependant il était habitué à ne réussir dans ses projets qu'à force de soins, de peines et de patience ; son caractère irascible le portait à se roidir contre toutes les difficultés, et il ne perdit pas courage. Il se rendit à la Verrerie, il aborda son beau-frère d'un air confus et humilié ; il embrassa sa sœur en pleurant, son visage était décomposé, sa voix altérée, sa démarche tremblante ; ce retour imprévu et ces marques de tristesse et d'abattement étaient des choses si opposées à son caractère, qu'on s'en effraya comme d'un malheur qu'on pressentait sans pouvoir le deviner. La colère de M. d'Arras



tomba devant un changement si subit et si extraordinaire. Madame d'Arras trembla de tous ses membres sans savoir pourquoi et enfin quand le capitaine put s'expliquer, il lui dit :

— Votre fils est perdu ! perdu tout-à-fait !

— Mon fils ! mon fils ! s'écria madame d'Arras, est-il mort ? ah ! oui, Joseph est mort ! je le vois à votre visage, mon frère !

— Autant vaudrait, reprit celui-ci, et peut-être cela vaudrait mieux.

— Expliquez-vous, capitaine, dit M. d'Arras.

Alors le capitaine leur raconta son voyage à Toulon, la défense qu'il avait faite à son neveu de venir à la Verrerie, comme s'il eût prévu le malheur qui devait arriver ; il raconta aussi la manière dont Joseph s'était procuré de l'argent en faisant un faux billet signé de son nom à lui ;

mais il expliqua parfaitement qu'aux termes où il en était avec Joseph, il ne regardait cela ni comme une friponnerie, ni comme un vol ; tout le malheur venait de ce qu'il n'avait pas revu son neveu, de ce qu'ils ne s'étaient pas expliqués ; et enfin, de ce que, dans le désir de ravoit son neveu, il s'était adressé à la police, et il lui avait confié ce maudit papier.

A ce récit funeste, madame d'Arras se trouva mal ; M. d'Arras immobile et sans se permettre un seul mouvement, vit son nom déshonoré, son fils perdu ; et si ses entrailles de père frémirent, il n'en souhaita pas moins sa mort plutôt que de lui voir subir le déshonneur public qui l'attendait. Cependant il ne fit aucun reproche à son beau-frère, il lui sut même gré de la peine qu'il éprouvait et de son désespoir qui égalait



le sien propre. Il vit qu'un hasard funeste avait tout conduit, et il se prépara à souffrir en silence tous les maux qu'il ne pourrait éviter.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit le capitaine, j'ai revu le commissaire de police, j'ai prié, j'ai sollicité chez le procureur du Roi; tout a été inutile. Il ne reste plus qu'un moyen.

— Un moyen! dit madame d'Arras en revenant à elle.

— Je n'en vois point, mon frère, dit tristement M. d'Arras.

— Il y en a un, poursuivit le capitaine, un seul et il ne faut pas balancer à l'employer, quand il m'en coûterait toute ma fortune; elle est à mon pauvre Joseph.

— Dites, mon frère, dites, s'écria la mère les larmes aux yeux.

— Les poursuites vont commencer, mais puisque Joseph n'est pas à Marseille, puisque j'ignore encore moi-

même où il est, peut-être la justice ne le sait pas non plus. Il faut le faire prévenir, il faut qu'il parte, qu'il s'éloigne, qu'il quitte la France; nous le ferons retourner à Marseille. Le brick d'un capitaine de mes amis part demain au soir pour la Hollande, il le cachera quelques heures dans la première barque venue, et quand le brick sera au large, qu'il aura satisfait à toutes les visites de l'administration de la santé, de l'administration des douanes, de toutes les administrations possibles, la barque que montera Joseph, ira le rejoindre et il sera sauvé.

A ce conseil, M. d'Arras remua tristement la tête.

— Si nous n'avons que cette espérance, dit-il, elle est bien faible; la justice ne s'arrêtera pas; et Joseph sera déshonoré.

Cependant il finit par convenir



que c'était un grand avantage que de se soustraire à la loi, et le capitaine loua une chaise de poste et partit en toute hâte pour Aix où il avait appris qu'était son neveu. La douleur était entrée dans la maison de M. d'Arras pour n'en plus sortir.

Le Capitaine roulait sur le grand chemin de Marseille à Aix; dans son impatience il aiguillonnait les postillons, il leur promettait des pourboire, des étrennes, de l'argent, il doublait ce qu'il venait de promettre, il le triplait; il ne voulait qu'arriver, et le postillon secondait l'impatience du bourgeois qu'il conduisait, fouettait ses haridelles qui, une fois échauffées, ne quittaient plus le galop et allaient comme le vent. Déjà on avait gravi la montée rude de la *Viste*, lieu où le provençal attend toujours, avec impatience, l'habitant du nord de la France pour

jouir de son étonnement à l'aspect de la mer qu'on découvre de cet endroit. Ils étaient au moment d'atteindre le village de *Septème*, lorsque le Capitaine mit la tête à la portière pour regarder le chemin qu'il avait fait; il aperçut à deux cents pas en avant de sa chaise de poste une douzaine de gendarmes à cheval conduisant un homme à pied qui était au milieu d'eux; les chevaux des gendarmes et leur nombre l'empêchèrent de distinguer cet homme. Il ne pensa pas que ce pouvait être son neveu; mais une espèce d'instinct machinal le conduisit à faire une de ces choses dont on ne se rend pas compte, dont on serait embarrassé de donner la raison et qui proviennent d'un pressentiment intime. Il allongea sa canne vers le postillon par le store du devant de la voiture, et le frap-



pant légèrement sur l'épaule, il lui dit :

— Doucement ! s'il vous plaît ; plus doucement !

Le postillon tira les guides à lui, et permit à ses chevaux de quitter le galop fatigant où ils étaient, et de prendre le pas.

Le cortège avançait, et on commençait à distinguer à travers les têtes des chevaux, et dans les momens où les inégalités du terrain les éloignait les uns des autres, la tête du malheureux qui faisait ce voyage déshonorant ; cette tête était nue, et elle tombait sur la poitrine, nous ne dirons pas du coupable, mais du prévenu, pour nous servir du mot propre ; les cheveux en étaient noirs ; et, en apercevant cette couleur, le cœur du capitaine se serra ; car les cheveux de Joseph étaient noirs aussi.

Enfin, le patient leva un moment les yeux vers le ciel ; le capitaine put apercevoir ses traits : il jeta un cri perçant... c'était son neveu...

Au cri du capitaine, le postillon s'arrêta ; il tourna la tête, et, pensant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et que peut-être l'individu qu'il conduisait se trouvait mal et avait besoin de ses secours, il mit pied à terre, et se rapprocha de la portière, en feignant d'arranger quelque chose aux courroies de l'attelage ; le capitaine l'appela, et lui dit d'ouvrir la portière, il descendit et marcha, ou plutôt il se traîna vers les gendarmes ; il se fit place au milieu des chevaux, et, jetant ses deux bras autour de Joseph, il l'embrassa étroitement ; en pleurant et se désespérant, et en disant ces mots entrecoupés :

— C'est moi, ... c'est moi qui t'ai



perdu... Mon pauvre Joseph, ... mon neveu, ... mon fils.

Joseph était plongé dans une méditation profonde; son arrestation, la manière dont on l'avait arraché à ses études, au milieu de tous ses nouveaux camarades, ses mains attachées derrière le dos, cette marche ignominieuse au milieu des gendarmes, tout lui paraissait un songe, mais un songe pénible, dont le poids l'oppressait, et il baissait vers la terre ses yeux baignés de larmes. Quand il vit le capitaine, il tourna ses regards vers lui, et, comme s'il n'eût pu soutenir sa honte, et que ses forces physiques l'eussent abandonné, il laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Eh! non! non! s'écria le capitaine ne baisse pas ainsi la tête; tu n'es pas coupable, mon ami; ne sais-je pas comment tout s'est passé? Tu ne m'as jamais rien dérobé; tu n'as

jamais abusé de ma confiance : tout ce que j'ai est à toi, ainsi, tu pouvais tout prendre, tout emporter; tu étais le maître, le maître absolu de ma fortune, entendez-vous, monsieur l'officier? dit-il, en s'adressant à l'adjudant de gendarmerie qui commandait le peloton.

Les gendarmes s'étaient arrêtés, et ils faisaient cercle autour de l'oncle et du neveu; le postillon avait laissé la chaise de poste sur le rebord du grand chemin, bien sûr que ses chevaux fatigués ne prendraient pas le mors aux dents, et il était venu se glisser entre deux gendarmes pour être témoin de ce spectacle. Il y avait aussi quelques paysans qui avaient arrêté leurs ânes, et qui allongeaient la tête pour voir ce père si désolé; disaient-ils, et ce petit monsieur libertin qui s'était fait arrêter par la gendarmerie.



L'adjutant pria poliment le capitaine de vouloir bien s'éloigner, et donna l'ordre aux cavaliers de continuer leur chemin. Mais le capitaine avait bien un autre dessein en tête; il s'éloigna de Joseph qu'il avait tenu embrassé jusque-là, et demanda à l'adjutant de lui donner un moment d'audience; celui-ci y ayant consenti, le capitaine qui ne voulait pas que le reste de la troupe entendît sa conversation, prit la bride du cheval près du mors, et lui fit faire quelques pas.

— Je ne sais, mon officier, dit le capitaine, si vous connaissez la malheureuse aventure du pauvre jeune homme que vous conduisez ainsi; ce n'est pas un coupable, c'est un enfant qui a fait une plaisanterie dont il ne comprenait pas la gravité.

— Mais, Monsieur, interrompit l'adjutant, vous plaidez comme si vous étiez devant un juge.

— C'est que je voudrais vous demander...

— Quoi?

— Si...

Le capitaine avait quelque peine à s'expliquer, et les mots paraissaient collés à son gosier, tellement ils avaient de peine à sortir: enfin, il prit une ferme résolution, et dit à l'officier de gendarmerie:

— Tenez, Monsieur l'officier, nous sommes militaires tous les deux; car je pense qu'un capitaine de vaisseau, quoiqu'il n'ait jamais commandé qu'un vaisseau marchand, peut bien prendre ce titre; et, entre militaires, il n'y a qu'un mot qui serve: ce jeune homme est mon neveu; ce n'est pas un criminel d'État: la faute qu'il a commise n'a été préjudiciable qu'à moi seul; rendez-le moi...

— Impossible, vous sentez...



— Eh bien ! alors . . .

— Alors ? reprit l'officier, en donnant à sa figure toute la sévérité dont elle était susceptible, et l'on sait que la figure d'un gendarme se prête merveilleusement à cette expression-là.

Mais le capitaine ne s'effrayait pas facilement, et il continua avec intrépidité.

— Alors, laissez-le s'échapper !

— S'échapper ! reprit l'officier en s'affermissant sur les étriers, et en se relevant, car il avait pris une position penchée pour écouter le capitaine Michel ; s'échapper ! . . .

— Je sais bien, continua le capitaine, qu'un militaire ne fait pas ces choses-là pour de l'argent ; mais lorsque, dans une occasion comme celle-ci, on rend service à une famille honnête qu'on sauve du déshonneur, on risque de perdre sa place ; et, si

quinze, vingt, trente, quarante mille francs pouvaient offrir une compensation . . .

L'officier résista ; il fut inflexible ; dire que ce fut par attachement à ses devoirs, ou parce que cette affaire paraissait intéresser vivement le procureur du Roi, qui lui en avait laissé toute la responsabilité, c'est ce que nous ne saurions faire, attendu que nous l'ignorons ; mais il fit un signe à un de ses gendarmes, à qui il dit un mot à l'oreille ; et, pendant que celui-ci retournait auprès du peloton pour exécuter son ordre, il voulut bien adresser au capitaine quelques mots de consolation.

— Monsieur, lui dit-il, je vois combien vous vous intéressez à ce jeune homme ; mais tranquillisez-vous, cette affaire s'arrangera. Vous sentez que je ne puis accepter vos offres. D'ailleurs, le procureur du



roi m'a particulièrement recomman-  
dé de lui amener ce jeune homme  
avant la nuit, me disant que c'était  
fort essentiel. Or, comme l'affaire  
dont il s'agit n'est nullement politi-  
tique, vous savez que ce ne peut être  
que dans des intentions bienveillan-  
tes pour le prévenu.

Le capitaine Michel pensait abso-  
lument le contraire.

Mais l'adjutant de gendarmerie  
avait son but en parlant ainsi; il ne  
voulait que gagner du tems : il avait  
prévu toutes les suites de la rencon-  
tre de l'oncle et du neveu, surtout  
avec un homme qui paraissait être  
aussi entier et aussi emporté que le  
capitaine; alors il eut l'adresse de pla-  
cer son cheval de manière que le ca-  
pitaine Michel fut obligé de ne pas  
voir, pour lui parler, le groupe de  
gendarmes qui était derrière lui; il  
appela un des siens, et lui dit un mot

dans l'oreille; or, un mot suffit à un  
gendarme qui sait son métier; et  
celui-ci, qui le savait parfaitement,  
comprit tout ce que l'adjutant était  
obligé de ne pas expliquer. Il déta-  
cha les mains de Joseph qui éta ent  
liées derrière son dos; il le fit mon-  
ter en croupe derrière lui, l'assujet-  
tit sur la selle avec une bonne cour-  
roie, afin qu'il n'eût pas la possibi-  
lité de s'échapper; et, quand tous  
ces préparatifs furent achevés, il  
commanda un *au galop*, et tous les  
gendarmes qui, dans les départe-  
mens comme à Paris, sont parfaite-  
ment montés, lancèrent leurs cour-  
siers sur le grand chemin.

Au bruit que fit cette manœuvre,  
le capitaine tourna la tête, et lâcha  
la bride du cheval de l'adjutant,  
qu'il tenait encore; celui-ci s'en aper-  
çut, piqua des deux, et alla rejoin-  
dre son peloton.



Le capitaine étonné, resta un moment immobile au milieu des paysans qui étaient arrêtés sur la route; mais il revint bientôt de son étonnement, et, jetant un regard de tristesse sur le peloton de gendarmes qui fuyait, il comprit qu'il ne restait que bien peu d'espérance; cependant, comme il était décidé à ne pas abandonner son neveu, il marcha vers sa chaise de poste, y monta, et dit au postillon : à *Marseille*. Celui-ci tourna bride, et les chevaux reprirent le galop.

— Malheureux jeune homme! se disait le capitaine Michel, déjà perdu! déjà déshonoré!... Ah! grands dieux! arrêté au milieu de ses camarades, traîné par des gendarmes d'une ville dans une autre, exposé à toute la curiosité insolente de la populace de *Marseille*, et ensuite...  
ensuite....

Son imagination effrayée reculait devant un jugement, une condamnation, et toutes ses suites malheureuses.

La nuit tombait déjà, quand il arriva dans *Marseille*; son premier soin fut de courir à la prison de la ville; les portes en étaient fermées, et il était impossible d'y pénétrer avant le lendemain. Il alla alors à la verrerie; les ouvriers avaient cessé leurs travaux: M. et madame d'Arras étaient retirés dans leur appartement, où ils se livraient à mille conjectures, où ils faisaient mille suppositions toutes plus affligeantes les unes que les autres.

— Nous sommes perdus, disait M. d'Arras à sa femme, déshonorés sans retour; en supposant que le capitaine parvienne à soustraire Joseph à la justice...

— Il y parviendra, s'écriait ma-



dame d'Arras d'une voix tremblante ; et qui faisait assez connaître qu'elle n'acceptait cette espérance que parce qu'elle n'osait pas envisager le cas contraire.

— En le supposant , continuait M. d'Arras , le ministère public n'abandonnera pas ses poursuites , et Joseph sera condamné par contumace.

Ils parlaient ainsi , lorsque le capitaine qui était arrivé sans bruit chez eux , parvint à l'entrée du salon , et , entr'ouvrant doucement la porte , se glissa au milieu d'eux comme un homme qui craint d'être vu ou entendu ; il marchait à petits pas , et aux derniers mots : de M. d'Arras , *Joseph sera condamné par contumace* , il lui frappa sur l'épaule , et lui dit :

— Non , mon frère , ils l'ont pris !

---

## CHAPITRE V.

---

### LA CONDAMNATION. — LE BAGNE.

L'ÉVÉNEMENT qui avait forcé l'adjudant de gendarmerie à faire monter Joseph derrière un de ses soldats , et à faire prendre le galop à sa troupe , lui sauva l'humiliation de parcourir à pied , et d'un pas lent , une partie de la ville ; les gendarmes le déposèrent à la porte de la prison , on l'y fit entrer , et un guichetier âgé le fit entrer dans une petite chambre étroite dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer , et qui devait lui servir de demeure jusqu'au



duit une erreur à laquelle mon cœur n'a point eu de part.

— C'est moi qui suis le coupable, disait Charles, c'est moi qui t'ai donné cette détestable idée; sans moi tu serais encore aimé et honoré de la ville entière.

Il se frappait la tête contre les murailles, il se maudissait et rendait Joseph témoin de son désespoir.

Cependant le jour du jugement approchait. Le capitaine Michel avait choisi pour défendre son neveu, non le plus habile avocat de la ville, l'affaire était claire et il s'agissait plutôt d'émouvoir les juges que de les convaincre, mais un des plus jeunes, qui avait, par sa position de famille, quelque crédit au barreau, dont le talent s'annonçait sous des auspices heureux, et qui connaissait personnellement Joseph. Il pensait avec raison que toutes ces circonstances

pourraient être favorables au prévenu, et enfin si le malheur voulait que Joseph fût condamné, il espérait encore arracher la victime des mains de la justice.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail du jugement, nous ne rapporterons pas le réquisitoire du procureur du Roi qui, comme il l'espérait, fit un discours fort éloquent, qui tonna contre le crime de faux, crime destructeur de tout contrat, de tout engagement et qui attaque la société dans sa source; toutes ces phrases étaient inutiles, tout le monde connaissait ces vérités, et il aurait pu se borner à commencer par là où il finit, c'est-à-dire, par déposer sur le parquet la pièce de conviction qu'il avait entre les mains; cela suffisait pour éclairer la conscience du jury, et c'était une preuve à laquelle il y avait peu de chose à répondre.



L'avocat de Joseph se leva ensuite, et sans nier le fait, il présenta avec art toutes les circonstances atténuantes dont il était entonné. C'était, disait-il, un acte que Joseph avait fait de bonne foi, et dans la ferme persuasion qu'il n'usait que de son droit; le capitaine, on le savait, ne refusait rien à son neveu; il l'avait même autorisé à signer son nom, et si on ne pouvait pas produire la preuve authentique, c'est que les marins sont habitués à négliger les formules judiciaires, et qu'ils pensent que leur volonté pure et simple suffit; ensuite si cette cause était portée devant les jurés, si le procureur du Roi avait remis au parquet le faux *bon* sur lequel on allait juger le malheureux Joseph, il n'avait eu cette pièce que par une espèce de subterfuge; le capitaine Michel n'y avait point vu de faux, il savait bien qu'il n'y en avait

pas; l'intention seule constitue le faux, et, aux termes où il en était avec son neveu, il n'y avait pas de faux, il ne pouvait pas y en avoir, tout était commun entre eux, peines, plaisirs, fortune, nom même; il était là, il pouvait le démentir.

— Dieu m'en garde! s'écria le capitaine; c'est vrai! c'est vrai!

Cette pièce avait été remise entre les mains du commissaire de police, non pas pour poursuivre un coupable, il n'y avait pas de coupable, mais pour apprendre la demeure d'un neveu qui avait quitté son toit habituel, et cette recherche tenait à des dissensions de famille relatives à l'état qu'on donnerait au jeune homme; on ne s'était plaint de rien que de la disparition de Joseph, et on abusait d'une chose qui devait être regardée comme confidentielle pour en faire le sujet d'une accusa-



tion criminelle; voyez, avait ajouté l'avocat, voyez si c'est la contenance d'un criminel; voyez sa famille éplovée qui vous demande grâce et qui se porte garant des intentions de son enfant. Le banquier lui-même, au préjudice duquel cette pièce aurait été fabriquée, n'a souffert aucun dommage, et lorsque le capitaine Michel s'est présenté à sa caisse, loin d'articuler le mot de faux, il a retiré le bon et l'a acquitté sans difficulté; enfin, ajouta l'avocat, je suis si certain de la moralité de Joseph, de son innocence, de ses principes d'honneur, que non-seulement je le défends, mais encore que je l'avouerai avec plaisir pour mon compagnon, pour mon ami.

La question fut posée aux jurés de telle manière, que la réponse ne pouvait pas être incertaine, et après une fort courte délibération, ils dé-

clarèrent, à l'unanimité, l'accusé coupable. Le capitaine Michel tressaillit à ce jugement, et après avoir jeté un coup d'œil de désespoir sur son neveu, il sortit précipitamment de l'audience; mais on s'était aperçu de ses allées et de ses venues; on avait remarqué ses fréquentes conversations avec les marins du port, et on avait tout disposé pour que force demeurât à la justice. Joseph fut condamné à cinq ans de fers, à la marque, à l'exposition; la main du bourreau rasa sa tête, jeune, hélas! et innocente, sinon devant la loi, du moins dans la conscience de beaucoup de gens; son épaule fuma sous le fer brûlant de l'ignominie et l'on y imprima une tache ineffaçable; on le revêtit du vêtement déshonorant des forçats; une chaîne lia son bras au bras d'un misérable chargé de crimes et il partit pour Toulon, où



il devait s'asseoir sur le banc d'un ponton et vivre , pendant cinq ans , au milieu de la lie des hommes et de l'écume de la société.

Cependant le capitaine Michel tomba dans un marasme mortel, ce coup l'avait frappé dans l'endroit le plus sensible de son cœur , et s'il avait été long-tems sans voir son beau-frère , parce que son caractère ne sympathisait pas avec le sien , alors il s'éloignait de lui , parce que sa présence réveillait toutes ses douleurs et qu'il se regardait comme la cause involontaire de tous les malheurs de cette famille. Madame d'Arras mourut bientôt , et alors le capitaine quitta Marseille ; il vendit la maison qu'il occupait sur le port et alla s'établir à Toulon ; là il allait voir son neveu et le consolait , il allégeait ses peines et il cherchait à adoucir sa situation par tous les

moyens qui étaient en son pouvoir. Un jour qu'il se disposait à aller passer quelques heures auprès du jeune forçat , il vit entrer chez lui Charles Féer.

— Ah ! Monsieur , lui dit le jeune Marseillais , nous pouvons arracher votre neveu à la situation horrible où il se trouve.

— Que dites-vous ? reprit avec force le capitaine dont les joues pâles se couvrirent d'une rougeur passagère et dont les facultés éteintes parurent se ranimer un instant.

Charles lui expliqua alors qu'il connaissait un garde-chiourme. C'est un homme , lui dit-il , qui n'est pas insensible à l'appât de l'argent et il prêtera facilement les mains à une évasion. Il ne faut pour cela qu'un peu d'or. Je suis , Capitaine , depuis trois jours à Toulon : j'ai pris mes mesures , j'ai toutes les instruc-



tions possibles, et il se rencontre encore que le compagnon de chaîne de votre malheureux neveu donnera les mains à une évasion ; c'est un misérable nommé Antoine, qui reprend sa chaîne pour la seconde fois et qui connaît tous les moyens de se débarrasser de ses fers ; tout est arrangé, le lieu, le tems, les moyens, tout est prévu, il ne reste plus que l'or à donner ; et si Charles Férer était riche il ne serait point venu vous en demander, il aurait agi lui-même, il aurait vendu jusqu'à son dernier habit pour délivrer un ami à la faute duquel il a participé.

Le capitaine sauta de joie et se fit raconter l'affaire en détail. Les forçats travaillaient à l'extrémité du port ; Antoine devait linier les fers et à l'heure où les forçats quittent le travail, Joseph, libre, devait se ca-

cher parmi les bois de construction qui étaient sur le rivage, et dès que la nuit serait venue il se jetterait à la nage, et à trois ou quatre cents pas en pleine mer, il atteindrait une barque qui le mènerait à bord d'un navire qui, le soir même, partait pour Philadelphie.

Tout fut pesé, examiné ; Charles et le capitaine pensèrent avec raison que puisque le garde-chiourme y donnait les mains, l'évasion était inmanquable. L'argent fut remis ; et dans quelques heures, Joseph devait être libre. Déjà le capitaine refaisait de nouveaux projets de bonheur.

— Il sera à Philadelphie, disait-il, et moi aussi, j'irai ; nous changerons de nom ; je suis riche, je l'établirai richement, je le ferai jouir de toutes les commodités, de tous les plaisirs de la vie ; je l'entourerai de toute la considération possible ; il



est juste que je le dédommage de tous les tourmens que je lui cause.

Ensuite il en revenait à son plan favori.

— Il sera capitaine, disait-il ; je lui achèterai un vaisseau, il ne viendra pas à Toulon, voilà tout.

Cependant Joseph ignorait tous ces projets ; la vigueur de sa constitution avait résisté aux épreuves cruelles qu'il subissait et il traînait sa chaîne, morne, silencieux et comme indifférent aux scènes qui l'entouraient. Sa disposition naturelle aux pensées mélancoliques se développait ; il se nourrissait de sa douleur, et il passait des jours entiers sans faire entendre le son de sa voix ; son œil avait perdu de sa vivacité ; son oreille recevait les sons qui bourdonnaient autour de lui sans les comprendre. Quand l'heure des repas arrivait, il mangeait à la gamelle de

ses compagnons déshonorés, sans paraître éprouver la moindre sensation de plaisir ou de dégoût ; il accomplissait machinalement la tâche qui lui était imposée, et quand la nuit était venue, il s'étendait sur son grabat auprès du misérable dont il partageait la chaîne, et si le sommeil ne fermait pas ses yeux, du moins ne faisait-il aucun mouvement qui pût faire soupçonner l'état de son âme et sa situation physique.

Cet Antoine, auquel on peut dire qu'il était attaché, puisqu'une chaîne de quelques pieds les unissait, était un des hommes les plus pervers du bagne, où cependant il y a tant de grands criminels ; et comme il sera mêlé aux événemens que nous avons à raconter dans cet ouvrage, il n'est pas inutile d'entrer ici dans quelques détails sur son compte.

Antoine Lebat était alors dans sa



trentième année, il était le fils d'un paysan de la Normandie, et dès son enfance il avait manifesté des inclinations si perverses, que son père avait regardé comme un bonheur qu'il s'éloignât de la maison paternelle. En effet, Antoine s'était associé à une bande de mauvais sujets, et ils infestèrent la grande route qui conduit de la Normandie à la capitale; il avait été pris, convaincu de vol, marqué et conduit au bague de Brest; il s'était évadé, il avait été repris, et c'était ainsi qu'il était devenu le compagnon de chaîne de Joseph; on le soupçonnait de plusieurs meurtres, dont l'auteur ou les auteurs étaient demeurés inconnus; ce qui était certain, c'est qu'il avait vécu dans une liaison intime avec une femme dont il avait eu un enfant, que cet enfant était mort violemment quelques jours après sa

naissance; que la mère, accusée d'infanticide, s'étaient défendue avec énergie, et que, dans ses réticences, on avait entrevu qu'elle connaissait l'auteur du crime, et Antoine Lebat, qui s'avouait être le père de l'enfant, fut de plus soupçonné d'en être le meurtrier. Depuis cet événement, cette femme était morte; et les violences et les sévices d'Antoine avaient évidemment avancé sa fin. Voilà quel était l'homme qui vivait auprès de Joseph, lié à lui, et dans cette affreuse communauté qui ne permettait pas à l'un de faire un geste, un mouvement, un pas, sans avoir l'assentiment de l'autre.

Antoine était familier avec l'argot des bagues; il en connaissait tous les usages, toutes les obligations, et il était surveillé spécialement, parce qu'il était très-expert dans l'art de briser des fers, quelque forts qu'ils



fussent, soit avec des herbes dont le suc possède, assure-t-on, cette propriété, soit avec le premier outil qui se trouvait sous sa main et qu'il savait transformer en lime, sous les yeux mêmes de ses gardiens. Les forçats poussent, en général, ce talent fort loin; et dans ces lieux, où l'on vend tout, où d'un côté l'autorité met tout en œuvre pour prévenir les évasions, tandis que de l'autre, on se fait un jeu de l'espionnage, des faux rapports et de choses même que ces malheureux devraient regarder comme les plus précieuses, puisqu'elles pourraient leur procurer la liberté, on a vu des forçats livrer, pour quelques écus, à des commissaires de bagne, jusqu'à vingt-deux moyens de river ou de briser des fers.

Antoine était fort mécontent de son compagnon de chaîne; ce n'était pas un homme, disait-il; d'abord il

ne parlait pas; ensuite il avait un air de hauteur et de dédain qui ne lui convenait pas du tout; il semblait à M. Antoine que si l'égalité devait se trouver quelque part, c'était au bagne, et c'était encore une concession qu'il faisait; car tous les individus qui peuplaient le bagne, se trouvant en guerre avec la société et ayant agi contre elle, c'était celui qui avait porté son audace le plus loin qui devait être considéré comme le premier. Et si l'on raisonnait ainsi, il était bien supérieur à Joseph. Cela paraissait sans réplique à Antoine; il avait voulu plusieurs fois lui expliquer toutes ces choses et le mettre en état de faire ce qu'il appelait son chemin dans le monde, quand il y serait rentré; mais Joseph l'avait repoussé avec tant d'indignation et d'une manière si positive, qu'il en était réduit au silence. Cette manière



de vivre lui déplaisait beaucoup ; et lorsque le garde-chiourme lui fit comprendre, d'une manière détournée, qu'il y avait quelque chose à gagner à favoriser l'évasion de Joseph, il en fut ravi d'abord, par l'espoir du gain ; ensuite, parce que cela le délivrerait d'un compagnon incommode et qu'il avait l'espoir d'être accouplé avec un homme qui s'assortirait mieux avec lui, ce qui était probable.

On demandera peut-être pourquoi Antoine n'employait pas pour son propre compte les moyens d'évasion qui semblaient être en son pouvoir ; c'est qu'il comprenait que la sévérité du garde-chiourme ne s'adoucirait pas pour lui, et que d'ailleurs, parvenu à s'évader, il ne prévoyait pas, dans ce moment, comment il échapperait aux recherches de la justice ; le plus difficile, pour un forçat, n'est

pas de fuir le bagne, mais de se soustraire aux mille agens que la justice met à sa poursuite après son évasion.

— Soyez tranquille, dit Antoine au garde-chiourme, ça ne sait rien faire, je suis là, et ce sera fait dans une demi-minute.

Ensuite, comme il faut toujours profiter de tous ses moyens dans un moment où l'ennemi lui-même peut nous en fournir, il tendit la main au garde-chiourme, et en reçut une petite lime qu'il serra dans ses vêtements ; tout cela se fit à demi-voix, et sans paraître agir ; en passant, Joseph ne s'aperçut de rien ; le garde-chiourme et Antoine n'eurent pas l'air d'avoir ensemble la moindre conservation.

Les forçats allèrent comme à l'ordinaire aux travaux du port ; Joseph et Antoine furent placés le plus près



possible de la mer, et le garde-chiourme s'éloigna sans affectation.

— Que faites-vous ? dit Joseph à son compagnon en s'apercevant que celui s'était accroupi à ses pieds, et qu'il limait avec une dextérité merveilleuse l'anneau qui retenait sa jambe.

— Il n'est pas malin, murmurait Antoine ; mais laissez faire, vous verrez bien ce que c'est.

Et Joseph par dégoût contre Antoine, et dans la crainte d'encourir les punitions du bagne, qui sont fort sévères pour un forçat qui a brisé ses fers, voulait l'empêcher de continuer son opération.

— Ne voyez-vous pas, lui dit Antoine, qu'il s'agit de vous évader... tenez, regardez par là le garde-chiourme de malheur qui est toujours après nous, qui épie tous nos

mouvemens, voyez seulement s'il tournera la tête ; il ne la tournerait pas pour vingt pièces d'or, c'est-à-dire s'il en a reçu quarante... on a donné de l'argent, ainsi que cela se pratique, j'ai reçu ma part et voilà pourquoi je vous sers ; sans cela, vous sentez que je ne me mêlerais pas de vos affaires. Allons, encore un coup de lime.

Et en effet, Antoine donna encore un coup de lime, et l'anneau qui retenait Joseph tomba en deux morceaux ; il fut libre au milieu de l'esclavage avilissant qui l'entourait encore.

— Écoutez, lui dit Antoine, suivez-moi toujours jusqu'à l'heure où on nous rappellera pour rentrer au bagne ; elle n'est pas éloignée, alors vous vous cacherez sous ces madriers de bois ; ne craignez rien, le garde-chiourme ne sera pas sévère, il a le



mot : vous attendrez la nuit, et dès qu'elle sera venue, jetez-vous à la nage; votre ami, Charles Férer vous attend dans une barque à trois ou quatre cents pas du rivage, il vous recueillera et vous irez de là..... je ne sais où, car on ne me l'a pas dit.

— Charles Férer! dit le jeune homme; le nom de son ami sembla réveiller, en lui une sensation délicieuse; ses fers venaient de tomber, et il lui sembla que ce nom ami, prononcé dans un pareil moment, était d'un heureux augure; c'était une émotion d'homme libre, qu'il croyait sentir plus vivement; il n'était plus le compagnon d'un criminel et l'image d'un ami venait naturellement se placer auprès de lui.

Les forçats se retirèrent, et Joseph demeura blotti sous des madriers de bois de construction. Antoine se mêla

habilement aux groupes de ses camarades; le garde-chiourme, comme on s'en doute bien, ne s'aperçut pas qu'il lui manquait un homme, et les forçats rentrèrent au baigne sans qu'on eut tiré le canon d'alarme.

La nuit tombait peu à peu, les objets devenaient grisâtres, et Joseph qui était sur le terrain qui est en dehors du port de Toulon, voyait le silence remplacer l'agitation du jour; ce lieu devenait désert, et devant lui s'étendait la mer, chemin libérateur qui allait lui être ouvert dans quelques minutes. Il ôta le bonnet de drap qui couvrait sa tête rasée, il se dépouilla de la livrée du crime, et libre de toute entrave, nu comme les athlètes qui allaient entrer dans la carrière, il fit un pas et se glissa dans la mer. Le mouvement qu'il fit pour cela, fut si rapide, et en même tems si doux, que l'eau que son corps



déplaça ne fit aucun bruit, et que la cime des vagues ne se couvrit pas de plus d'écume; en voyant ce corps si lanc et délicat entrer dans l'eau et disparaître sous le flot du rivage, qui demeura calme et silencieux, une fille grecque du tems de Salamine et de Marathon, eût pensé que c'était quelque dieu des forêts qui, séduit par l'amour, se rendait auprès d'une nymphe de la mer, et elle eût détourné la tête de peur de voir le dieu, et de mourir.

Joseph nageait parfaitement; il commença par se tenir entre deux eaux pour qu'on ne pût pas l'apercevoir du rivage ou des forts; de tems en tems, il élevait avec précaution sa tête au-dessus des flots pour respirer, comme fait la baleine qui, dans les profondeurs de la mer, échappe au harpon du baleinier, mais que le besoin de respirer tra-

hit et vient livrer, sans défense, aux mains qui l'attendent. Quand Joseph fut assez loin du fort pour ne pas craindre d'être vu, il reparut sur les flots, et il se livra sans contrainte à l'exercice de la natation qui avait été un des plus grands plaisirs de sa jeunesse. Le malheureux était depuis long-tems courbé sous un travail pénible; la nuit, ses membres étaient comprimés sur un grabat dur et étroit, et quand il marchait, il lui fallait traîner une chaîne pesante; la mer, dans le moment dont nous parlons, lui formait un lit doux, où il étendait, avec volupté, ses membres libres de toute entrave; l'eau cède sous le poids du corps d'un bon nageur avec la mollesse de l'édredon le plus doux, et quand il veut, elle le porte et le soutient sans qu'il fasse de mouvemens. Après avoir joui quelques momens de cette liberté



nouvelle, Joseph tourna la tête, et sur son épaule qui sortait à moitié de l'eau, il vit une marque bleuâtre où deux lettres d'une couleur de rouille se dessinaient. A cette vue, toute l'horreur de son sort se présenta à son imagination. Il était flétri, flétri à jamais, et partout il allait porter le stigmate de son déshonneur; tout son corps frémit, un voile obscur se répandit sur ses yeux, ses forces l'abandonnèrent, ses bras restèrent sans mouvement; il n'eut plus la force de repousser l'eau avec ses pieds, ni de soutenir sa tête que, quelques instans auparavant, il tenait élevée au-dessus des vagues; ses muscles en retombant affaîsés les uns sur les autres, augmentèrent le poids de son corps; il ne se soutint plus sur l'eau; il descendit dans les profondeurs de la mer, et quand le manque d'air força la nature à se ré-

veiller chez lui, et à faire un effort naturel pour sortir de ce danger, il ouvrit les yeux et se vit entouré d'un voile bleuâtre qui se pressait contre lui, et qui l'enveloppait tout entier; il fit un mouvement, et il remonta au-dessus de l'eau, qui déjà avait rempli sa bouche et ses oreilles.

— Où irai-je? se disait-il, dans quelle contrée ignorée me fera-t-on aller cacher ma honte? Je suis, mais dans quel lieu respirerai-je en paix? Partout je craindrai que la justice des hommes ne réclame sa proie; je suis jeune encore, mais si ma vie se prolonge, je tremblerai d'être reconnu jusque sous les cheveux blancs de ma vieillesse avilie; non! ne fuyons pas, retournons prendre nos chaînes, et adienne que pourra.

Joseph, après avoir pris cette résolution se sentit soulagé d'un grand poids; il retourna vers le port, et il



faisait autant d'efforts pour regagner le baigne, qu'il en avait mis un moment auparavant à s'en éloigner. Cependant, son oreille crut entendre un bruit éloigné qui se rapprochait de moment en moment; il distingua le son de deux rames et le léger sifflement produit par le sillage d'une barque qui avance avec rapidité; il recueillit son nom qui, prononcé par une voix amie, glissait doucement sur les flots. C'était Charles Férer qui l'avait aperçu et qui arrivait de toute la vitesse de ses bras. La barque s'arrêta auprès de lui, et l'eau de la rame qui s'était relevée, dégouttait sur sa tête.

— Joseph! Joseph! s'écria Charles Férer, où vas-tu? pourquoi retournes-tu vers Toulon? avais-tu perdu l'espoir de me rencontrer? j'étais à quelques centaines de pas en avant; je cherchais à t'apercevoir, j'écoutais

tous les bruits de la mer, enfin je me suis décidé à avancer, et je t'ai vu t'éloigner de moi.

En parlant ainsi, il lui tendait les bras, et Joseph entra dans la barque; Charles Férer l'embrassa avec vivacité, et serra dans ses bras ce corps nu et tout trempé de l'eau de la mer.

— Dieu soit loué! dit Charles, tu es sauvé; tiens, ajouta-t-il en poussant devant lui un paquet de hardes, habille-toi, souviens-toi que tu te nommes Alfred de Mérac, que tu es un jeune officier qui quitte la France pour affaires politiques, et allons rejoindre la *Caroline du sud* qui n'attend que toi pour partir.

Joseph était debout dans la petite barque étroite, et Charles tenant dans ses mains les deux rames, allait les faire manœuvrer de manière que, dans quelques minutes, on fût



auprès du vaisseau américain dont, malgré l'obscurité, on apercevait le haut des mâts.

— Si la *Caroline du sud*, dit Joseph, m'attend pour partir, elle attendra long-tems, je n'irai point à son bord.

— Et que feras-tu ! reprit Charles, resteras-tu en France ? il faudra t'y cacher, il faudra trembler toujours, et si la nouvelle Amérique ne te convient pas, eh bien ! le capitaine Michel ne te refusera pas de s'établir ailleurs.

Joseph avait, comme nous l'avons dit, un caractère méditatif, qui le portait à concentrer ses pensées en lui-même, et la vie qu'il menait au bagne avait augmenté cette disposition ; Charles Férrer savait qu'il tenait fortement à ses opinions, et qu'on parvenait d'autant plus difficilement à lui faire changer d'avis, que com-

me il ne donnait pas toujours toutes ses raisons, il était difficile de deviner sa pensée intime, et on ne pouvait pas alors y répondre ; d'ailleurs Joseph sentait un grand éloignement à parler de sa position, de la cause de sa condamnation, et de tout ce qui y tenait de près ou de loin. Dans cette circonstance, il se contenta de dire :

— Je ne veux ni de l'Amérique ni d'un autre pays ; quand tu m'as rencontré, Charles, je retournais reprendre mes fers, et ma résolution est bien prise ; je ne céderai pas à ce que désire ton amitié, je vais au bagne.

Dans ce moment le canon du port de Toulon tira trois coups, signal ordinaire qui apprend aux habitans l'évasion d'un forçat : on venait de s'assurer de la fuite de Joseph.

— Tu vois, dit le jeune forçat d'un



ton mélancolique, ils me réclament; j'ai rompu mon ban, et toute la société est avertie qu'elle a dans son sein un membre gangrené dont il faut qu'elle se garantisse... Un moment! un moment! continua-t-il en se tournant vers le port de Toulon, d'où l'on voyait s'élever une fumée blanchâtre; un moment, je retourne!

Charles fit tous ses efforts pour lui faire changer de résolution; il lui parla de son oncle, dont la vie s'éteignait dans les douleurs, et qui renaîtrait auprès de lui. Joseph écoutait son ami avec une attention si soutenue, que celui-ci put croire qu'il l'avait ébranlé; mais dès que Charles eut fini de parler, Joseph lui prit la main, et pour toute réponse, il la promena sur son épaule, où il lui fit sentir la cicatrice ineffaçable qui s'y trouvait; les doigts de Char-

les frémissent à cet attouchement, et Joseph, qui s'en aperçut, se jeta dans ses bras, et ensuite s'en arrachant avec violence, il se précipita dans la mer, et disparut aux yeux de son ami.

Joseph fut reprendre ses vêtemens, où il les avait laissés, et marchant d'un pas ferme et délibéré, il se présenta à la porte du bagne, où il se fit conduire chez le commissaire. Là, il raconta l'événement qui l'avait rendu libre; il prouva qu'il n'avait tenu qu'à lui d'échapper sans retour, et il dit aussi les raisons qui l'avaient fait revenir. Il demanda si ce retour volontaire ne devait pas lui épargner la punition qu'il avait encourue, et comme il vit que le commissaire du bagne le recevait avec indulgence, il lui fit une autre demande; il dési-



rait n'être plus accouplé avec l'infâme Antoine.

Le commissaire du bague connaissait la nature de la faute de Joseph, il fut ému de pitié à la vue de ce jeune homme malheureux, qui expiait si cruellement un moment d'oubli, et non-seulement on ne donna point de suite à sa tentative d'évasion, mais encore on le délivra de l'horreur d'être enchaîné à un misérable.

Joseph fut seul, et il obtint même la faveur d'avoir une chambre particulière.

Le capitaine Michel apprit tous ces détails de Charles Férier, et il reçut la nouvelle de la résolution de son neveu, sans peine, ni sans plaisir apparent. Son âme était brisée : tous les ressorts en étaient rompus, et il n'était plus que l'ombre de lui-même.

me ; sans désirs, sans énergie, il errait continuellement autour du bague, et quand il voyait son neveu, ses lèvres muettes ne s'ouvraient pas, et il le quittait sans avoir fait autre chose que d'attacher sur lui des regards éteints. Quelquefois dans ses nuits sans sommeil, sa vieille cuisinière l'entendait se plaindre et s'accuser de cette tache imprimée à sa famille, et de ce déshonneur ineffaçable qui devait poursuivre son neveu. Il mourut enfin dans les angoisses cruelles d'un homme qui ne se pardonne pas à lui-même, et Joseph fut son héritier ; mais la fortune du capitaine était confiée à des gens moins probes que lui. Son banquier fit faillite, et n'offrit à ses créanciers qu'un dividende fort léger. Plusieurs capitaines auxquels il avait confié des fonds, firent naufrage ou ne rendirent jamais de comptes. Joseph ne



recueillit que quelques débris d'un héritage brillant; le coup qui lui coûtait l'honneur, emportait aussi sa fortune.

## CHAPTRE VI.

### DÉPART DE MARSEILLE. —

### ARRIVÉE A PARIS.

IL nous eût été facile de conduire le lecteur dans un bague; nous eussions pu l'y faire descendre en imagination; lieux plus terribles que cet enfer même où l'espérance n'entre jamais! car l'espérance des bagnes est une espérance perverse qui ne rêve que le crime et les forçats; la vie intérieure des forçats, l'opération du rivement des fers, les mœurs des bagnes nous eussent fourni des tableaux neufs, et si nous eussions re-



cherché d'attacher par des couleurs vraies et hideuses, elles n'auraient pas manqué à notre plume; mais nous avons rejeté tout ce qui ne tenait pas à notre sujet, et nous passerons rapidement sur les cinq années de la détention de Joseph.

Enfin les cinq fatales années s'écoulerent; Joseph sortit du bague; et, triste, humilié, il partit à pied de Toulon, et sans entrer dans la ville de Marseille, il s'arrêta à la Verrière; madame d'Arras était morte; M. d'Arras, triste et solitaire, était courbé plutôt sous le poids de ses peines que sous celui des années; il ouvrit en pleurant ses bras à son fils, et le pauvre Joseph s'y précipita en poussant des sanglots.

— Mon fils, disait M. d'Arras, la justice humaine est sujette à beaucoup d'erreurs et de mécomptes; ici on ne s'est pas trompé, mais vous

avez été condamné, parce qu'on ne voit pas le fond des cœurs; le vôtre était pur et innocent; et vous avez été traité comme un coupable; enfin le terme de la peine est arrivé, vous allez rentrer dans le monde d'où vous n'auriez jamais dû sortir; soyez-*y* juste et bon, et Dieu vous bénira.

Mais le monde ne jugeait pas comme M. d'Arras; Joseph rentra dans Marseille, ses connaissances se retirèrent devant lui, les jeunes gens le fuyaient: qui aurait voulu donner la main à un galérien? avec qui aurait-il pu partager une table, ou le banc d'une église ou d'un théâtre? Le sourire des jeunes filles s'effaçait quand il venait à passer; qui aurait pu songer à l'amour? quelle mère aurait donné sa fille à un homme semblable? à la présence d'un galérien s'attache toujours la pensée d'un



meurtre ; il semble que le fer de la loi n'a pu marquer qu'un homme dont la main est teinte de sang ; on croit voir des traits sinistres dans sa figure ; et non content de lui supposer des crimes passés , on lit sur son front des forfaits à venir. On racontait bien l'affaire malheureuse qui avait conduit Joseph au bagne ; on disait que c'était une étourderie de jeunesse ; il y en avait qui ajoutaient que la loi avait été trop sévère ; qu'on avait vu le chef du jury pleurer en déclarant l'accusé coupable ; que tout était venu de la précipitation d'un certain capitaine Michel , oncle du jeune homme , qui était mort de douleur. Tout cela n'affaiblissait que peu l'impression fâcheuse que produisait la présence de Joseph ; il avait été marqué ; il avait été aux galères , et , en supposant qu'il y fût entré

pour une faute excusable , il avait été corrompu par les criminels auxquels il avait été mêlé.

Ces raisons étaient spécieuses , et si quelqu'un essayait d'y répondre , on l'interrogeait sur ses propres sensations , et on en arrachait l'aveu de l'espèce d'éloignement qu'inspire la vue d'un forçat. Joseph avait compté sur l'amitié de Charles Férier , comme sur un bouclier qui devait le protéger et à l'abri duquel il pourrait faire quelques pas sans craindre des traits ennemis ; mais ce jeune homme n'était pas à Marseille ; marié et sans fortune , il était retenu aux colonies , où il surveillait la vente de marchandises. Son chargement vendu , il devait faire des achats considérables pour le compte d'une maison de commerce , et il ne pouvait guère entrer dans le port que dans six à sept mois. Joseph , repoussé de toutes



parts , retournait à la Verrerie , M. d'Arras le consolait , mais le jeune homme sentait que le tems lui-même ne pouvait pas grand'chose pour améliorer sa position. Il prenait une attitude malade , et la pâleur de son visage augmentait tous les jours ; ses joues se creusaient , et une ride profonde traversait son front si jeune encore.

M. d'Arras quittait rarement la Verrerie ; mais néanmoins les besoins de son commerce l'appelaient quelquefois à Marseille. Il y avait conservé des amis qui plaignaient son sort et celui de son fils ; jamais cependant il n'en parlait à personne , et il ne reconnaissait la part qu'on prenait à son malheur , qu'aux égards qu'on avait pour lui. L'état de son fils le remplissait d'une douleur qui augmentait à mesure qu'il le voyait dépérir et s'incliner vers la tombe.

Un jour qu'il avait un visage plus abattu qu'à l'ordinaire , et qu'il avait porté dans le cabinet d'un négociant avec lequel il était en relations , une figure plus triste encore , celui-ci entama , pour la première fois , une conversation sur le triste sujet de ses peines.

— Ah ! monsieur , lui dit M. d'Arras , mon fils a été bien coupable ; mais Dieu sait si dans son infortune , si dans son crime , si vous voulez lui donner ce nom que la justice n'a pas hésité à prononcer , il y a quelque chose qui vienne d'un cœur vicieux. Il a agi avec l'inconséquence d'un jeune homme , avec l'ignorance d'un enfant. Il a fait , comme l'a dit son avocat , ce qu'il avait le droit de faire d'après la manière dont il vivait avec son oncle. Cependant il a été puni comme un malfaiteur , comme



un faussaire ; et s'il l'était pour la forme, tout le monde sait, ses juges eux-mêmes avouent qu'il ne l'était pas au fond. Eh bien ! il a subi sa peine sans murmurer. Une occasion de briser ses fers s'est présentée, déjà il était libre ; un esprit de justice l'a fait rentrer au bagne ; son pauvre oncle, le capitaine Michel, est mort de douleur ; sa mère l'avait précédé au tombeau ; la succession du capitaine a été dilapidée ; il a été ainsi privé d'une richesse qui lui revenait de droit. Je ne vous parlerai pas de ma douleur ; mais tout le monde peut voir mes larmes et mon désespoir ; eh bien ! on fuit Joseph, on le méprise, on s'échappe dès qu'il paraît, et je le vois chaque jour dépérir dans l'isolement et l'ignominie.

— Votre fils, répondit à M. d'Arras le négociant auquel il s'ouvrait

ainsi, ne peut pas demeurer à Marseille, et je suis étonné que vous ne l'ayez pas senti tout de suite.

— Mais que faire ? répliqua M. d'Arras ; où aller, quand on est sans fortune, ou du moins quand ce qu'on possède ne suffit pas pour vivre, si on n'y ajoute les produits d'une industrie ?

Le négociant qui consolait M. d'Arras, connaissait parfaitement sa vertu, son honneur, et savait que Joseph n'avait pas mérité le coup qui l'avait atteint, et qu'on pouvait, sans se compromettre, s'intéresser à lui ; il gémissait aussi de voir ce malheureux jeune homme, dans une position qui, à Marseille, ne pouvait qu'empirer, et un sentiment de générosité et d'estime pour M. d'Arras, lui fit faire à ce père malheureux la proposition suivante :

— Monsieur, lui dit-il, je vous



proposerais bien d'envoyer votre fils chez un de mes correspondans de Vienne ou d'Odessa ; mais je comprends que si vous vous privez de votre fils par nécessité , vous chercherez à vous en éloigner le moins possible , et voici ce que je peux faire pour lui : c'est une chose délicate , parce qu'il faut que je trompe un ami , et que je réponde de Joseph ; mais je sais pour qui je m'avance , et ce n'est peut-être pas tromper quelqu'un que de lui cacher ce qu'on ne peut pas lui dire. Votre fils changera de nom , c'est indispensable ; alors je l'adresserai à M. Danville , banquier à Paris , et qui le prendra dans ses bureaux sur ma recommandation ; voyez si cela vous convient. M. Danville l'emploira d'abord auprès de lui ; s'il lui reconnaît ensuite les qualités nécessaires , il l'enverra à l'étranger , pour surveiller une des

succursales de sa maison de banque de Paris. Si Joseph sort de France de cette manière , vous sentez que sa position lui permettra de vous avoir auprès de lui.

Un offre pareille n'était pas de nature à être rejetée ; M. d'Arras remercia celui qui la lui faisait , et il accepta pour Joseph , car il était sûr d'avance de son assentiment. Que n'eût pas fait Joseph , en effet , pour sortir de la position où il se trouvait ? Il arriva , fondant en larmes , chez l'ami de son père , qui lui donnait les moyens de commencer une nouvelle vie , et là il fut convenu que Joseph se nommerait désormais Julien Giraud ; c'était un nom qui ne rappelait aucun souvenir , qui ne se rattachait à aucune circonstance de sa vie , et qu'on choisit de préférence par cette raison. JULIEN GIRAUD ! cela ne disait rien ; cela se perdait



dans la foule commune des noms des hommes.

Muni des lettres de recommandation qui devaient lui ouvrir la maison de M. Danville, il quitta son père et sa ville natale; comme il ne voulut pas prendre à Marseille la diligence publique, de peur d'y rencontrer des compatriotes dont il fût connu, il écrivit à Avignon pour y retenir une place à la diligence de Paris, et il résolut d'arriver à pied dans l'ancienne capitale du Comtat.

Il sortit de Marseille à minuit; arrivé à la porte qu'on appelle la porte d'Aix, il s'arrêta et jeta un regard mélancolique sur le lieu de sa naissance, qu'il allait quitter probablement pour toujours. La lune brillait dans le ciel; ses rayons tombaient sur les arbres des cours, et se reflétaient sur les maisons qui bordent cette promenade de l'un et

de l'autre côté; devant lui était le chemin qui mène à Toulon. La route qu'il prenait conduisait à Aix, ville où il avait été arrêté et où avaient commencé les cinq années de douleur qui venaient de s'écouler pour lui. Tous ses souvenirs étaient tristes, toutes ses pensées étaient amères, cependant un je ne sais quel charme le retenait encore autour de Marseille; il hésitait à se mettre en marche et à détourner ses yeux des toits des maisons de la ville. L'amour de la patrie, n'est point une chimère; c'est quelque chose pour un homme que la maison où il est né, que les maisons voisines même. Pour moi, qui écris ces lignes, je ne sais si je reverrai le seuil paternel, et si comme Joseph je ne lui ai pas déjà depuis long-tems jeté mon dernier regard.

Joseph partit enfin, et il traversa



la ville d'Aix ; comme le jour commençait à poindre , les maisons étaient encore fermées ; les habitans reposaient encore ; mais il reconnut parfaitement les demeures de quelques anciens amis, l'École de Droit et la maison où logeait son professeur. Il y avait cinq ans qu'il y avait été ignominieusement arraché du sein de l'École , on l'avait enlevé du milieu de ses camarades étonnés. Ils étaient sans doute , dans le moment où il passait dans la ville , des avocats habiles , des jurisconsultes distingués ; ils avaient acquis de la réputation , de la fortune ; ils étaient époux , pères peut-être , et lui , malheureux forçat libéré , traversait leur ville , protégé par un faux nom ; et quoiqu'il n'y eût personne dans les rues , un instinct fatal lui faisait cacher sa figure aux murailles mêmes des maisons.

Voilà quelles pensées occupèrent Joseph dans son voyage pédestre jusqu'à Avignon ; il avait à peine vingt-deux ans ; mais les souvenirs gracieux de l'enfance s'étaient effacés chez lui , devant l'affreux événement qui y avait mis fin. Cependant l'espérance qui ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme , est toujours debout auprès de la jeunesse. Arrivé à Avignon , il partit pour Paris , le cœur moins oppressé ; il était innocent , c'était du moins son opinion ; c'était la pensée consolatrice deson cœur ; en s'éloignant des hommes qui lui reprochaient un malheur comme un crime , il se sentait soulagé d'un poids énorme.

Nous voici maintenant arrivés au moment que nous avons d'abord décrit à nos lecteurs au commencement de cet ouvrage. Julien Giraud , qui s'est présenté chez M. Danville , à



l'instant du déjeuner de la famille , qui est entré dans la salle à manger d'un air si modeste , dont la figure a si bien prévenu en sa faveur M. et madame Danville , madame Eugénie Duval , leur fille , tous , enfin , excepté maître Richard Danville le fils ; Julien Giraud dont la rougeur excessive a été simultanée avec l'incarnat des joues d'Eugénie , et qu'enfin M. Danville a présenté à sa femme comme un nouveau commensal de la maison , c'est Joseph d'Arras , que nous ne nommerons plus que Julien ; et nous n'avons pas touché le but que nous nous sommes proposé d'atteindre , si on ne le regard pas comme plus malheureux que coupable.

## CHAPITRE VII.

### MORT DE M. D'ARRAS.

LA maison de M. Danville offrait l'image de l'ordre le plus parfait ; Richard Danville se livrait seul à des dissipations qui l'eussent troublé , s'il n'avait pas eu le soin de les cacher à son père ; ainsi il était exact à l'heure des repas , ou il avait le soin de faire prévenir , afin qu'on ne l'attendît pas ; il rentrait chez lui quand il levulait , et son père avait l'indulgence de ne pas s'enquérir de l'heure à laquelle il se retirait. Julien se mit facilement au courant des affaires de



M. Danville, et bientôt il eut sa confiance entière ; exact , laborieux , le banquier le trouvait toujours le premier dans les bureaux , et il en sortait le dernier. Madame Danville aimait sa figure douce et prévenante ; et à force de soins , il était parvenu à être reçu d'elle avec assez de bonté. Pour Richard , c'était son ennemi déclaré , et cela par une raison toute simple ; il avait des goûts tout opposés à ceux du fils du banquier , et comme il était jeune , qu'il avait une figure distinguée et qu'il ne manquait pas d'esprit ; comme d'ailleurs , il jouissait de fort bons appointemens et qu'on lui savait quelque fortune , on ne manquait pas d'insister sur ses goûts simples et tranquilles , et de les faire contraster avec les plaisirs bruyans que prenait Richard. Hélas ! Julien avait fait une trop cruelle expérience des plaisirs bruyans de

la jeunesse , pour ne pas les fuir , à jamais , et le secret terrible qu'il gardait dans son sein , lui faisait éviter le monde. Il aimait à se cacher dans la solitude des lieux les plus retirés ; là , seul avec lui-même , il rappelait ses souvenirs , les circonstances fatales de ses cinq années de fers , de malheur , d'humiliation ; et alors si quelqu'un venait à passer auprès de lui , il rougissait comme si on avait pu surprendre son secret , comme si ses pensées eussent eu une voix qu'on eût pu entendre , comme si son front eût porté une marque visible. Quand il parvenait à écarter ces tristes idées , il jouissait voluptueusement de sa liberté ; il jouissait de cette vie nouvelle qui le faisait asseoir à une table servie avec une élégante profusion ; de ces meubles commodes qui ornaient sa chambre ; de ces arbres , de cette verdure qu'il



trouvait en sortant de la ville et qui lui offraient des ombrages frais, ou un gazon touffu. Quelquefois on l'engageait à finir la soirée dans le salon de madame Danville; Eugénie se mettait au piano; et quand d'autres jeunes femmes qui se trouvaient là, étaient plus gaies qu'à l'ordinaire, on dansait au son de la musique d'Eugénie; souvent Eugénie quittait le piano; une de ses jeunes amies s'y plaçait et elle dansait à son tour; alors Julien pressait sa taille légère; il touchait sa main; il formait des pas avec elle: ce bonheur semblait un rêve à Julien; il craignait de se réveiller. Dieu! si le songe eût fini! si à son pied libre et revêtu d'un bas de soie léger, eût été rivé un anneau pesant! si sa main eût soutenu une lourde chaîne! cette pensée le troublait; sa figure se couvrait d'une rougeur sur-

bite et il brouillait la contredanse, parce que ses pas incertains le faisaient avancer ou reculer au hasard. Mais cette sensation pénible durait peu; il se sentait honnête homme; il comprenait que la voix de sa conscience devait l'emporter sur des souvenirs pénibles, et il relevait sa tête avec une assurance modeste.

Quelques mois s'étaient passés ainsi, lorsqu'un jour M. Danville appela Julien dans son cabinet. L'air triste et presque mystérieux qu'il prit en l'arrachant à son travail, au milieu de tous les commis, effraya Julien; il le suivit en tremblant, et quand il fut seul avec le banquier dans son cabinet, son agitation avait quelque chose de convulsif.

— Mon ami, lui dit M. Danville, il y a des malheurs qu'on ne saurait prévoir, et le plus grand effort de la philosophie humaine, c'est de s'y



soumettre comme à une chose inévitable.

— Comment? Monsieur, bégaya Julien, que ses forces commencèrent à abandonner et qui s'appuya sur le dos d'un fauteuil pour se soutenir, comment?

— Oui, vous ne pouvez pas revenir sur le passé, ni changer un événement déjà arrivé, et que vous n'auriez pas pu détourner, quand même vous en eussiez été prévenu.

— Ah! Monsieur, s'écria Julien, vous savez . . . Oh Dieu! que je suis malheureux! et il chancela tout-à-fait, et tomba sur une chaise qui se trouvait derrière lui. Sa figure était devenue plus pâle et plus blanche que le mouchoir qu'il tenait dans sa main; sa tête tombait sur sa poitrine, et il paraissait perdre entièrement connaissance; M. Danville inquiet, s'approcha de lui pour le secourir,

et il posa la main sur son épaule.

Qui pourrait dire ce qu'éprouva Julien, lorsqu'il ressentit l'impression de cette main? Nous ne savons; mais le malheureux sortit avec rapidité de l'accablement où il était plongé, et se levant précipitamment :

— Monsieur! Monsieur! de grâce, achevez!

— M. C\*\* (c'était le négociant de Marseille qui avait adressé Julien à M. Danville), M. C\*\*, continua le vieux banquier, vient de m'annoncer la mort de M. Giraud, votre père, et il me charge du triste devoir de vous en faire part.

Nul doute que si Julien eût pu acheter de son secret la vie de son père, il n'eût sacrifié sa réputation avec joie pour prolonger une vie qui lui était si chère; mais cela était impossible, et l'angoisse qu'il venait



d'éprouver par la crainte que lui avaient données les paroles de M. Danville, était tout ce que son âme pouvait éprouver de douleur; les facultés de l'homme sont bornées; il y a un point où il est inhabile à la peine comme au plaisir; la nouvelle de la mort de M. d'Arras, le soin que M. C\*\* avait pris de ne l'annoncer qu'en employant le nom de Giraud, en déplaçant la douleur de Julien l'affaiblit; son visage reprit quelques couleurs, et il respira avec plus de facilité.

— Voilà des papiers, ajouta M. Danville, que M. C\*\* me charge de vous remettre; allez, mon ami, montez chez vous; lisez un écrit qui contient sans doute les dernières volontés de votre père, et modérez votre douleur, en songeant à la part qu'y prennent vos amis.

Julien prit des mains de M. Dan-

ville un paquet soigneusement cacheté avec de la cire noire, et dont la suscription portait: à *Monsieur Julien Giraud*. Oppressé de douleur et l'âme encore errante sur les lèvres, il quitta le banquier et courut s'enfermer dans sa chambre.

« Monsieur, lui écrivait M. C\*\*, votre père est mort dans mes bras, comme il a vécu, c'est-à-dire, avec cette tranquillité d'un sage qui compte sur un autre vie, et qui en appelle à un monde nouveau des tourmens et des malheurs qui affligent souvent l'honnête homme dans celui-ci. Rien n'aurait troublé ses derniers instans, s'il eût pu espérer avec quelque certitude que vous serez plus heureux que lui.

— « Hélas! me disait-il, on ditassez ordinairement que le bonheur ou le malheur des hommes est dans leurs



mains; c'est une assurance pour qu'ils parviennent à réussir, s'ils sont bons et honnêtes; mon fils n'a pas cet avantage; ce n'est pas lui qui peut régler sa vie; elle est dans les mains de ceux qui le connaissent, et si jamais il parvient à une position heureuse, un mot peut le précipiter dans un abîme sans fonds. « Vous sentez, Monsieur, ajoutait M. C\*\*, que j'ai fait ce que j'ai pu pour effacer de son esprit ces tristes pensées. Il y a cependant du vrai dans ces craintes; mais c'est un grand avantage que de pouvoir descendre dans sa conscience sans douleur et sans remords, et je suis persuadé que vous le pouvez.

« Votre funeste accident a dû vous aigrir contre la justice des hommes; vous devez la trouver bien incertaine et bien trompeuse; tâchez de vous défendre de cette amertume qui vous rendrait malheureux sans profit, et

souvent aux dépens de la vérité. Je sais, Monsieur, quelle est votre conduite chez M. Danville; il se loue de vous et il me remercie, me dit-il, du cadeau que je lui ai fait. Vous avez sa confiance et vous la méritez. Soyez persuadé, Monsieur, que personne ne prend plus de part que moi à la perte que vous venez de faire, et que je tâcherai toute ma vie d'être utile à un homme aussi intéressant et aussi malheureux que vous l'êtes. »

Julien, en lisant cette lettre, sentit ses larmes couler; la mort de son père lui rappela sa mère et son oncle, le capitaine Michel, qui l'aimait, et à qui même son amour pour lui avait coûté la vie. Lorsque la mort lui avait ravi ces deux parens si proches et si chers, il n'était plus lui, il n'était plus homme; il ne pouvait plus avoir une sensation qui ne lui semblât souillée par l'atmosphère dans



laquelle il respirait; maintenant, la mort de son père venait rouvrir deux blessures qui s'étaient cicatrisées sans être guéries en dedans, et qui demandaient à saigner. Il jeta les yeux autour de lui, et il se vit dans la position la plus fâcheuse possible; sans parens, sans soutien, sans un cœur qui comprît ses peines, à qui il lui fût permis de s'ouvrir, et qui pût verser dans son âme un baume consolateur. Il n'avait dans le monde que la compassion généreuse de M. C\*\*, et l'estime fragile de M. Danville; cette estime tenait à un fil; si on venait à prononcer un mot, si l'air qu'il respirait venait à porter à l'oreille du banquier quelques syllabes indiscrettes, tout était fini, tout était détruit, il était perdu.

Dans la lettre de M. C\*\*, Julien trouva le testament de son père; cette pièce est trop intéressante, et elle

influa d'une manière trop directe sur le sort de Julien, pour que nous ne la rapportions pas ici.

« Je meurs, écrivait M. d'Arras, d'une main défaillante; je meurs abreuvé de peines et d'ennuis, et c'est toi, mon cher fils, qui en est la seule cause; non que je t'accuse d'un malheur dont tu n'as été que trop puni, mais parce que je sens que tu es dans la position la plus pénible qu'on puisse imaginer. Tu es honnête homme, et la société t'accuse d'un crime qui a été prouvé et pour lequel elle t'a puni de la manière la plus déshonorante; tu portes toujours avec toi la marque ineffaçable de cette réprobation, c'est ce dont il faut que tu te souviennes toujours, non pour tomber dans le désespoir et dans une rage inutile, mais pour t'apprendre



à ne pas compter sur les hommes et à te suffire à toi-même ; tu es hors du cercle commun , c'est une injustice , mais c'est ainsi ; nous ne nous faisons pas notre destinée , et tu peux te la faire moins qu'un autre. Si tu veux te faire une idée de mes tourmens par rapport à toi , songe que je te vois seul au milieu de tous , qu'il te faut renoncer à la considération , parce qu'un mot peut te la faire perdre ; à l'amitié , parce qu'elle se brise contre certains antécédans ; à l'amour , parce qu'il y a des momens où l'amour lui-même réfléchit , et qu'on n'aime volontiers que ce qu'on voit estimer de tous. Tu es un être sans pareil , parce que tu es honnête homme ; si tu étais criminel , tu aurais des semblables !... Tu n'as que ta conscience , qu'elle te suffise ; songe qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont

pas même cet abri sauveur , et que cette pensée adoucisse l'amertume de ton âme.

» Tu dois me trouver sévère , je ne suis que vrai , et j'ai cru te devoir la vérité à mes derniers momens. Il fallait que mes dernières paroles te fussent un avertissement salutaire , puisque je ne pouvais plus te soutenir et te soulager. Ne t'afflige pas trop du sort malheureux de notre famille ; elle s'est dissipée devant une seule infortune , comme un seul coup de vent disperse quelquefois toute la paille d'une aire de la moisson nouvelle ; ta mère est morte de douleur , ton oncle l'a suivie de près ; la douleur abrège aussi mes jours , cela ne te fait que plus malheureux sans te rendre plus coupable ; mais encore une fois , songe bien que tu n'es pas fait pour le monde , et qu'il faut te mêler à lui le moins possible. Je n'ai



pris le parti de t'envoyer à Paris que parce que j'y étais forcé par les circonstances, et que je conservais l'espérance de te revoir ; mais à Paris, je te crois trop près de Marseille et de Toulon!... Je ne veux rien t'ordonner ; cependant à ta place, je quitterais la France ; j'irais dans un pays où l'on aurait d'autres mœurs, d'autres habitudes, d'autres relations que les nôtres ; je voudrais entendre parler une autre langue ; je me croirais plus libre et plus heureux sous une cabane de sauvage, ou dans quelque comptoir anglais éloigné de l'Europe, que dans les rues et sur les places de la capitale de la France : réfléchis à cela, et conduis-toi en conséquence. Si tu veux t'expatrier, tu le peux. L'héritage de ton oncle, quoique considérablement diminué, t'offre cependant un capital suffisant pour un établissement à l'étranger ;

M. C\*\* a toute ma fortune entre ses mains ; c'est peu de chose, mais c'est assez pour vivre à l'abri du besoin pendant quelque tems.

» Adieu, mon fils, lève les yeux vers ce monde où tu retrouveras ta mère, ton oncle et moi ; à bien considérer les choses, la vie est si courte, que ce n'est pas te demander une longue patience. »

— Malheureux ! s'écria Julien après avoir lu les dernières lignes de son père ; malheureux ! voilà ma position dans ce monde ; je suis cet homme pour lequel un père même n'a plus d'espérance.

Ensuite il revenait sur les expressions de M. d'Arras : Il faut renoncer à la renommée, à la considération, cependant il faut être honnête, vertueux et faire comme tous ceux qui, dans les efforts que coûte la vertu, y trouvent pour récompense



l'estime universelle. Quelle étrange contradiction ! dans quel abîme il était placé ! Il faut renoncer à l'amitié ! Mais l'être le plus misérable trouve cependant un cœur dans lequel il peut épancher le sien ; mais dans un troupeau de bêtes sauvages, on voit des préférences et des attachemens. Enfin, disait M. d'Arras, il faut renoncer à l'amour, L'amour ! il ne l'avait jamais connu ; cependant cette parole de son père avait été plus poignante pour lui que toutes les autres. Des pensées nouvelles traversaient son esprit ; il se représentait une femme qu'il aimait, qui, d'un coup d'œil, le rendrait heureux ou misérable, qui, d'un sourire, promettait un bonheur jusqu'alors inconnu pour lui, et cette femme se présentait toujours à son esprit sous la forme et sous les traits de madame Eugénie Duval, la fille de M. Dan-

ville ; il la voyait lui tendre les bras et l'attirer vers elle ; mais il fallait qu'il renoncât à l'amour, il fallait qu'il se privât de ce qu'il y a de plus doux dans le monde.

— Non, se disait-il ; non, je suis fait pour éprouver les sentimens naturels aux autres, et je ne pourrai jamais les arracher de mon cœur.

Son père lui conseillait aussi de quitter la France ; il comprenait toute la sagesse de ce conseil. Dans un pays étranger, peut-être pourrait-il se livrer à l'amitié avec plus de sécurité, peut-être ne serait-il pas obligé de repousser l'amour ; mais en vain il cherchait à donner aux femmes étrangères quelques-uns des traits de celle qui, à son insçu, remplissait son cœur ; il n'y pouvait jamais parvenir, de quelque artifice de son imagination qu'il se servît pour fasciner son esprit ; il voyait toujours



la taille gracieuse et souple d'Eugénie, ses beaux yeux bleus et ses longs cheveux doux et flatteurs à l'œil comme ils devaient l'être au toucher.

— Non, disait-il, je ne m'éloignerai pas ; il en arrivera ce qui est écrit, mais je resterai. Et il jetait cependant un coup d'œil désespéré sur le papier qu'il tenait dans ses mains.

Quand il se fut remis des émotions violentes qu'il venait d'éprouver, il plia soigneusement le dernier témoignage du souvenir de son père, et il le renferma dans une cassette qui lui venait de son oncle et où il avait coutume de serrer ses papiers les plus importans ; cette cassette, chef-d'œuvre d'une ébénisterie étrangère, était entourée de cercles de cuivre, et était fermée par une serrure d'acier fin, dans laquelle tournait une petite clé qu'il portait toujours sur lui.

M. Danville cherchait par tous les moyens possibles à adoucir la perte que venait de faire Julien ; Eugénie lui disait :

— Vous vous croyez seul dans le monde, M. Giraud ; mais quand mon père aime quelqu'un comme il vous aime, c'est qu'il le mérite, et qu'il peut compter sur un ami. N'oubliez donc pas, Monsieur, que vous êtes de la maison, c'est-à-dire, presque de la famille.

M. C\*\* avait prévenu M. Danville qu'il avait des fonds à Julien ; c'était une quarantaine de mille francs provenant de l'héritage du capitaine Michel, et de la succession de M. d'Arras. Julien les confia à M. Danville, qui promit de les employer d'une manière avantageuse, et ce fut un lien de plus qui attachait la fortune de Julien à la famille du banquier.



## CHAPITRE VIII.

LE COMTE DE VAPMONT. —  
L'USURIER.

JULIEN observait avec plaisir que sa position chez M. Danville, s'améliorait tous les jours; il lui devenait tous les jours plus cher; enfin, il lui confia sa caisse, et bientôt après il l'admit à la confiance de ses plus intimes affaires. Il alla plus loin encore; comme Julien avait quelques fonds à lui, il lui permit de les employer à des opérations particulières dont la sûreté lui paraissait incontestable, et qui devaient finir par le rendre possesseur d'une fortune in-

dépendante. Madame Danville conservait contre lui quelque aigreur; mais ce n'était pas précisément prévention; c'était un peu de cet esprit de contradiction, qui fait qu'une femme a toujours quelque éloignement pour l'objet de l'amitié de son mari. Pour Eugénie. . . . c'était l'objet secret de l'adoration de Julien; il ne s'avouait pas son amour, mais il le ressentait avec une ardeur dévorante. Il n'en était pas même arrivé à calculer la distance infinie qui le séparait d'elle; il s'en occupait comme on s'occupe de la divinité; c'était un sentiment qui lui paraissait dépouillé de tout intérêt personnel; s'il en eût été autrement, il aurait rejeté son amour comme un crime; il se serait dit qu'il fallait s'éloigner, qu'il fallait fuir; au contraire, c'était l'image d'Eugénie qui le retenait, qui fascinait son esprit au point de lui faire négliger les avis



si sages de son père ; Eugénie embellissait ses jours ; il l'avait vue à une telle heure, et cette heure était l'heure sainte, l'heure sacrée de sa journée. Elle portait telle robe, et son œil actif conservait la forme des plis qui se formaient autour de sa taille. La nuit, son image se reproduisait dans ses rêves ; et s'il s'égarait dans ses promenades mélancoliques du matin, c'est que, l'imagination remplie d'elle seule, il ne voyait plus rien de ce qui l'entourait. Pour Eugénie, elle lui parlait rarement, peut-être parce qu'elle connaissait une partie de son secret ; les femmes ont un tact certain pour deviner les sentimens du cœur qui ont rapport à elles, et une pudeur naturelle les fait se retenir devant les passions qu'elles inspirent, soit qu'elles ne les partagent pas, soit qu'elles craignent de s'en laisser vaincre. Eugénie évitait toutes les con-

versations où le nom de Julien était mêlé ; mais peut-être que sa figure noble et belle, que ses manières franches, quoique quelquefois son attitude fût mystérieuse, et, enfin, que la mélancolie empreinte sur tous ses traits, avaient fait sur elle plus d'impression qu'elle n'en laissait paraître.

Richard Danville seul, ne partageait pas la bienveillance générale qu'inspirait Julien. Il semblait en cela obéir à un sentiment qui serait résulté d'une espèce de rivalité ; il croyait voir dans Julien un jeune homme qu'on pouvait lui comparer pour les agrémens extérieurs, pour les grâces du langage, et pour l'art de se présenter avec avantage, et de se mettre avec élégance, choses auxquelles Julien pensait fort peu, et dont Richard faisait grand cas. Il se sentait humilié de la pensée seule



que cette comparaison était possible, et il traitait Julien avec une froideur que celui-ci n'avait jamais pu vaincre.

Au moment dont nous parlons, deux choses occupaient exclusivement Richard; l'une était un emprunt qu'il voulait faire pour apaiser ses créanciers, et fournir à de nouvelles dissipations; l'autre était d'une nature plus délicate, et il la jugeait plus difficile que la première; il avait fort à cœur de marier sa sœur au comte de Valmont, son ami, et il voulait lui faire agréer l'hommage du jeune gentilhomme.

M. le comte de Valmont était un jeune homme fort dissipé, et que le goût du jeu avait lié depuis quelques années avec Richard; il était d'une famille noble et ancienne; sa fortune, qui aurait pu suffire à un homme

plus rangé que lui, était fort délabrée, et il pensait avec raison qu'il n'y avait qu'un bon mariage qui pût en réunir et en relever les débris.

Eugénie était, comme nous l'avons dit, une des plus riches veuves de Paris, et il n'avait commencé à rechercher sa main, que dans des vues d'intérêt; mais dès qu'il l'avait connue, un sentiment plus honorable et plus doux s'était glissé au milieu de ses premiers desseins, et il s'était pris de passion pour Eugénie, de manière qu'il ne mentait pas du tout, lorsqu'il disait à Richard :

— Je te donne ma parole d'honneur que je suis amoureux de ta sœur comme un fou.

M. de Valmont n'était pas un mauvais sujet; c'est-à-dire que son âme n'était pas précisément corrompue; mais c'était un libertin qui aimait le jeu, les femmes, la bonne chère,



que probablement le mariage ne corrigerait pas, et qui était ainsi l'homme du monde le plus propre à rendre une femme malheureuse. Richard ne se rendait pas compte de tout cela; il ne voyait dans M. de Valmont qu'un homme aimable, qui cédaît comme lui à l'empire de sa jeunesse, mais que ses écarts ne privaient d'aucune qualité essentielle. Il pensait qu'Eugénie avait le plus grand tort de ne pas donner les mains à une alliance semblable, et il comptait l'accabler de tant d'importunités, l'entourer de tant de sollicitations, qu'elle serait obligée de céder. Il était au milieu de ces réflexions, lorsque, las d'attendre un courtier d'affaires qui n'était pas exact à un rendez-vous donné, il appela son *groom* qui parut aussitôt.

— John! John! attelez tout de suite.

— Quelle voiture prend Monsieur?

— Quelle voiture, drôle! vous savez bien que je n'ai pas de voiture: me prenez-vous pour le fils d'un lord ou d'un banquier juif? je ne suis que l'héritier d'un banquier qui me refuse de l'argent plus souvent qu'il ne m'en donne. Vous voulez parler, John, de mon cabriolet et de mon *tilbury*; je prendrai mon *tilbury*.

— Et quel cheval veut Monsieur?

— La petite jument.

On attela la petite jument à un *tilbury* léger; on jeta sur le dossier un manteau écossais doublé de pluche rouge; John mit sa petite redingote bleue à passe-poil jaune, et Richard toucha chez le comte de Valmont; celui-ci était encore couché.

— Peut-on entrer? demanda Richard, quand il fut arrivé au milieu de la chambre à coucher de son ami.



— Mais il me semble, dit Valmont, que vous faites cette question bien tard. Au reste, vous savez que vous pouvez toujours entrer chez moi.

— Trop honnête, en vérité. Avouez, cependant, que cela peut être quelquefois indiscret. Hier au soir, je vous ai vu engagé dans une conversation fort animée avec la petite S\*\* ; si par hasard vous l'aviez égarée jusque chez vous, elle aurait peut-être été fâchée de mon arrivée, et elle n'aurait pas trouvé vos draps assez larges, ni assez longs pour s'envelopper jusqu'aux oreilles.

— Que dites-vous de la petite S\*\*, reprit M. de Valmont ; mais vous savez bien que je ne fais plus de ces folies-là. Vous connaissez l'objet qui m'occupe entièrement, et vous ne pouvez pas croire....

— Ah ! Valmont, Valmont, dit

Richard en riant, me traitez-vous déjà comme un beau-frère ? Quoi ! déjà de l'hypocrisie avec moi. Je crois, en vérité, que vous me prenez pour mon père, ou que vous craignez que ma sœur ne vous entende. Eh ! mon Dieu ! jouissez de la vie, maintenant que vous êtes garçon ; la triste sagesse arrivera assez tôt avec le mariage....

Richard donnait à son ami un conseil assez inutile, et M. de Valmont menait une vie qui devait tranquilliser Richard sous le rapport de sa sagesse.

— Vous êtes fou, dit M. de Valmont, et vous devez sentir que pour plaire à madame votre sœur, on ferait bien d'autres sacrifices que celui d'une nuit de la petite S\*\*, qui, dans le fond, ne m'intéresse guère.

Ici Richard partit d'un grand éclat de rire.



— Il me vient une drôle d'idée, dit-il à Valmont.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— La voici : vous m'avez prié de donner les mains à votre mariage avec ma sœur ; c'est très-bien et ce serait la chose du monde qui me ferait le plus de plaisir ; je suis déjà sûr de l'assentiment de ma mère.

— En vérité ? dit Valmont.

— Sans doute. Mais, dites-moi ; quand vous serez le mari de la sœur, allez-vous abandonner le frère ? Ne viendrez-vous plus avec moi au bois de Boulogne ? Déserterez-vous les coulisses de l'Opéra ? Me laisserez-vous seul et sans guide dans ce labyrinthe où j'ai tant besoin de votre secours ? Et les petits soupers avec les premiers sujets de la classe de M. Coulon, les abandonnerez-vous ? Dites-le moi, je vous prie, parce que je réglerai ma conduite en consé-

quence, et pour tous les mariages possibles, je ne me priverai pas d'un Pylade comme vous.

M. de Valmont n'avait nulle envie d'abandonner les soupers faits avec les premiers sujets de la classe de M. Coulon, ni les coulisses de l'Opéra ; il tenait toujours à être l'habitué de Tortoni et le fashionable du bois de Boulogne ; mais, soit que l'image d'Eugénie, dont les traits avaient frappé son imagination à son réveil, eussent chassé de son esprit toutes ses idées habituelles ; soit, ce qui est plus croyable, que connaissant la légèreté habituelle de Richard, il n'osât pas se fier à lui entièrement et qu'il se crût obligé à un peu de dissimulation avec le frère de la femme dont il recherchait la main, il répondit fort sérieusement à Richard :

— Vous parlez en vrai jeune hom-



me, mon ami; oui, je quitterai tous ces plaisirs bruyans si j'ai le bonheur d'obtenir votre sœur; mais je compte rendre mon intérieur si agréable, que vous même déserterez l'Opéra pour notre salon.

Alors, s'interrompant pour changer de conversation, il dit :

— Peut-on savoir, Richard, ce qui me procure une visite si matinale?

— Je viens vous demander de l'argent, dit Richard en s'étendant nonchalamment sur une bergère.

— Oh! oh! oh! reprit Valmont en riant aux éclats; vous êtes ce matin pour les choses extraordinaires. Mais vous n'y songez pas; le fils d'un banquier qui veut emprunter de l'argent à un gentilhomme ruiné!

— C'est que je suis à sec, dit Richard d'un ton sérieux; absolument à sec. J'ai pris à la caisse deux quar-

tiers d'avance; ma mère ne veut plus me prêter; ma sœur, cette belle veuve que vous adorez, a vidé pour moi son coffre-fort, et je ne sais où donner de la tête. Savez-vous que j'ai des lettres de change qui vont échoir?

— Le fils d'un banquier faire des lettres de change! dit Valmont; voilà de ces choses que votre père ne vous pardonnerait pas!

— C'est probable, dit Richard; mais comment faire?

— Parlons raisonnablement, mon cher Richard, dit le comte de Valmont: vous n'avez pas d'argent, ni moi non plus; mais vous pouvez facilement en emprunter; le fils du banquier Danville doit avoir du crédit parmi les prêteurs de la capitale, qui ont des capitaux inactifs et de la patience. J'ai moi-mêmes quelques sûretés à proposer à ces messieurs;



je sais leur adresse : passez dans ma bibliothèque, je vais les trouver, et nous ferons quelques courses.

M. de Valmont s'habilla en effet, et les deux amis partirent pour se procurer ce métal représentatif de tous les plaisirs de ce monde.

-- Il y a bien chez mon père, disait Richard, quelqu'un à qui je pourrais m'adresser.

— Cela serait plus prudent et plus économique, reprenait Valmont.

— Plus économique, vous avez raison; mais plus prudent, je ne le pense pas, répondit Richard. C'est un jeune homme en qui mon père a mis toute sa confiance, qui tient sa caisse : je ne peux pas le souffrir, c'est une sagesse éternelle, la modération et le bon sens d'un homme de quatre-vingts ans, ou, si vous voulez, la tristesse sentimentale d'un homme à grandes passions. Il se

nomme Julien. Je le traite assez durement; mais comme je pense qu'il ne serait pas fâché d'avoir mes bonnes grâces, il me servirait volontiers; et ici, deux choses m'arrêtent, c'est que, ou M. Julien ne voudrait pas distraire un sou de sa caisse sans en parler à mon père, ou il me prêterait de l'argent de ses propres deniers, et je ne veux rien de tout cela.

On voit que Richard avait beaucoup d'orgueil qu'il prenait pour de la délicatesse.

M. de Valmont ne conduisit point Richard dans une de ces antiques maisons de la Cité, qui, pour nos yeux habitués aux luxe des brillans hôtels de Paris, ont plutôt l'air d'un repaire de voleurs que de l'habitation d'un honnête homme; il ne lui fit point gravir un escalier raide et tortueux; il ne le mit point en rap-



port avec un petit vieillard sale et cacochyme, qui mangeait des légumes et buvait de l'eau, auprès d'une caisse remplie d'or. Rien de tout cela; l'avarice a marché avec le siècle; elle calcule juste, et elle a pris les livrées de l'opulence, parce qu'on fait mieux ses affaires, et surtout qu'on en fait davantage dans un bel appartement que dans un taudis. Le frottement a d'ailleurs affaibli tous nos vices; on n'a plus, en général, que des demi-passions; on aime l'argent, mais on aime aussi le plaisir; et les usuriers, en jouissant de toutes les commodités de la vie, donnent à leurs spéculations un but plus légitime que celui de leurs prédécesseurs, à qui un triste métal servait seul de divinité.

Le tilbury de Richard s'arrêta devant une belle maison, dont Valmont ne lui cacha pas qu'ils allaient voir

le propriétaire. Ils entrèrent dans un appartement somptueux; un domestique en livrée leur dit que Monsieur était dans son cabinet, et demanda leurs noms. Ce Monsieur était un jeune homme de la figure la plus ouverte et la plus agréable; il était entouré de toutes les merveilles des arts; des tableaux précieux, des bronzes antiques ornaient les murailles de son cabinet, et les marbres de ses cheminées et de ses consoles; il foulait un superbe tapis, il écrivait sur un bureau de l'acajou le plus beau qu'il y eût dans Paris; des journaux, des cahiers de musique, des brochures étaient autour de lui; il se leva dès qu'il aperçut Richard et Valmont, et s'adressant à ce dernier qu'il avait l'air de connaître parfaitement :

— Eh! vous voilà, M. de Valmont! lui dit-il; quel bon vent vous amène?



— Parbleu, Monsieur, dit Valmont en ricanant, c'est, après le désir de vous voir, le vent de l'adversité.

— Fi donc! M. le Comte, si donc! est-ce qu'un homme comme vous devrait connaître le souffle de cet aquilon?

— Je sais, reprit Valmont, que cela ne devrait pas être, mais cela est.

— Alors, dit l'usurier poli, vous faites bien de songer à vos amis.

Richard fit un léger sourire, et Valmont y répondit par une grimace imperceptible.

— Je me ruine, pensait-il, mais j'adore madame Duval; et si, comme je l'espère, à force de soins, de prévenances et d'amour, j'obtiens sa main, tout s'arrangera, et je serai heureux et sage.

On ne fait jamais de plus beaux

projets de sagesse, que lorsqu'on va faire une sottise.

Valmont tira de sa poche un contrat qu'il mit sous les yeux de l'usurier.

— J'ai refusé de cela, dit-il négligemment, trente-six mille cinq cents francs, et je ne sais si j'ai bien fait; mais comme dans ce moment j'ai besoin d'argent, je vous le céderai à ce prix, si vous voulez vous en accommoder.

— Trente-six mille francs! reprit l'usurier d'un air étonné.

— Trente-six mille cinq cents, dit Valmont.

— Vous avez mal fait, M. le Comte, de ne pas conclure ce marché; car, avec la meilleure volonté du monde, je suis très-loin de pouvoir vous en offrir autant.

— C'est une mauvaise méthode, dit Valmont, que d'arriver chez vous



en disant qu'on manque d'argent, je le sais; mais je suis franc, moi, et je ne sais pas déguiser ma situation.

— C'est absolument la même chose avec moi, dit l'usurier, vous le savez; je paye comptant, M. le Comte, et c'est encore une considération.

— Eh bien ! que me donnez-vous de ce contrat ?

L'usurier le prit, le tourna le retourna dans ses mains, eut l'air de vouloir s'assurer du poids de ce papier léger, et finit par offrir trente mille francs. Valmont se récria, et le jeune usurier, après avoir fait observer poliment qu'il ne demandait pas à faire ce marché auquel il tenait peu, finit par conclure à trente-un mille; uniquement, disait-il, par considération pour M. le Comte.

Le tour de Richard arriva. M. de

Valmont le présenta comme son ami intime et comme le fils du banquier Danville. Cette affaire, fit observer l'usurier, présentait plus de difficultés que l'autre; on ne présentait rien de positif, et quelque riche que fût M. Danville, son nom seul, qu'on mettait en avant pour une affaire qu'il ignorait et qu'il n'approuverait pas si elle venait à sa connaissance, ne valait pas un contrat. Madame Danville n'était pas riche, la légitime de son fils n'était donc pas considérable, et il pouvait attendre fort long-tems avant de rentrer dans ses fonds; cependant, si M. le Comte voulait bien donner sa signature, il prêterait volontiers.

Donner sa signature, ce sont de ces choses que les jeunes gens ne se refusent jamais. Le comte de Valmont signa les lettres de change de Richard, et les deux jeunes gens



sortirent de chez l'usurier avec assez d'argent pour continuer leurs prodigalités quelque tems encore.

— Savez-vous, dit Richard, que ce petit jeune homme, avec ses formes polies, est bien le juif le plus juif qui soit dans tout Paris ?

— Mais non, dit Valmont ; non, il y a mieux que cela : songez qu'il y a des gens qui sont aussi chers que lui, et qui, au lieu de donner de l'argent, donnent des pavés, des jouets, des bouchons.

— Je vous remercie, ajouta Richard, vous vous êtes engagé pour moi.

— Fi donc ! est-ce qu'on parle de ces choses-là ?

Les deux amis n'eurent rien de plus pressé que d'oublier l'affaire ruineuse qu'ils venaient de conclure. Ils avaient arrangé leur tems de manière à passer la journée ensemble,

et madame Danville était prévenue que le soir son fils devait lui présenter M. le comte de Valmont.

Après le dîner de la famille, auquel Richard n'assista pas, on passa au salon. Julien était auprès d'Eugénie ; il s'enivrait d'amour, et cependant il ne disait pas un mot qui eût rapport à cette passion. Madame Danville ne dissimulait pas son contentement : il lui semblait, disait-elle, que quelque chose d'heureux devait arriver : elle ne savait, mais elle avait un pressentiment.

— Pourquoi, Eugénie, disait-elle à sa fille, avoir une toilette aussi négligée ? On recevait peu de monde, il est vrai ; mais enfin on recevait, et dans la soirée une jeune femme doit être parée, même quand elle ne sort pas.

Julien jetait alors les yeux sur Eugénie, et son regard semblait



dire que toute la toilette du monde ne pourrait pas ajouter à sa beauté.

Madame Duval répondit à sa mère qu'elle n'attendait personne que quelques amies, qui peut-être ne viendraient pas, et que, si par hasard il venait du monde, elle passerait dans son appartement.

— Gardez-vous en, Eugénie, dit madame Danville, et, quelque personne qui vienne, restez, je vous prie, auprès de moi.

— Volontiers, ma mère, répondit Eugénie; mais on dirait que vous attendez quelqu'un ?

— Personne, je vous assure.

Eugénie se leva alors et elle s'approcha de son piano; Julien, prompt à deviner tous ses désirs et à les satisfaire, courut ouvrir l'instrument et avancer le siège de maroquin où elle devait s'asseoir; debout auprès de l'instrument, il tournait la page

qui était devant Eugénie; il voyait ses doigts de rose parcourir légèrement les touches d'ivoire; Eugénie jouait avec une âme, une expression qui aurait enchanté tout autre que lui; mais Julien ne songeait qu'à Eugénie, toute autre idée était loin de son cœur, et l'émotion que procure involontairement une musique ravissante, ne produisait pas d'effet sur lui.

Tout à coup la porte s'ouvre à deux battans, et on annonce M. le comte de Valmont.

A ce nom, les doigts d'Eugénie s'égarèrent sur les touches; Julien laissa tomber le feuillet qu'il allait retourner. Eugénie, avant de quitter le piano, jeta sur Julien un regard involontaire.

— Madame ne finit pas le morceau? dit tout bas Julien.



— Plus tard, dit madame Duval, après cette visite.

Cependant, le comte de Valmont s'avança vers madame Danville avec autant d'aisance que de politesse; il était présenté par Richard, et il s'excusa, étant lié comme il l'était avec le fils, de n'avoir pas encore rendu ses devoirs à sa mère, et lui demanda la faveur d'être présenté à sa fille, madame Duval.

— Je crois, dit le comte à Eugénie, que j'ai eu l'avantage de voir plusieurs fois Madame, et il est naturel que lorsqu'on l'a vue une fois, on ne l'oublie jamais.

Valmont croyait dire une chose très-flatteuse, mais il ne fit que rappeler à Eugénie la persistance qu'il avait mise à la poursuivre de ses regards; il manqua son but. Madame Duval ne répondit que par une révérence froide.

Le comte de Valmont n'avait pas dit un mot qui pût faire soupçonner qu'il aimât Eugénie; Julien, dans la famille Danville, n'avait rien recueilli qui pût faire penser qu'on songeait à un mariage, et cependant il sentit pour le Comte une haine de rival. Lui qui ne s'avouait pas encore son amour, qui en aurait frémi, si cette passion se fût montrée à son esprit avec toutes les conséquences qu'elle pouvait avoir pour lui, il sentait une espèce de malaise, il souffrait; le jeune homme présenté par Richard, cet ennemi qu'il n'avait pu fléchir, devait, selon lui, lui porter malheur. Et grand Dieu! de quoi s'occupait-il? Qu'y avait-il de commun entre lui et la veuve du colonel Duval, et la fille du riche banquier Danville? Cependant tout le blessait dans le salon de madame Danville, et il sortit sans être aperçu



que d'une personne qui ne le rappela pas, qui au contraire détourna la tête pour ne pas montrer qu'elle l'avait suivi des yeux jusque-là.

Julien alla se cacher dans l'allée la plus sombre du jardin; il se promenait à grands pas.

— O ciel! disait-il, sous quelle étoile fatale je suis né! Pourquoi ne pas suivre les conseils de mon père? Oui, rien n'est fait pour moi dans le monde, tout au contraire doit m'y blesser et m'y déchirer; avant de descendre dans l'arène il faut savoir si on pourra vaincre et ce qu'on pourra faire de la victoire. Aimer, aimer, disait-il, aimer Eugénie, et pourquoi? Et après? Et malheureux que deviendrais-tu si elle t'aimait? Alors il se faisait l'illusion ordinaire à tous les amans, il emportait Eugénie dans les déserts les plus reculés et au milieu d'une nature sauvage

et productrice, il suffisait au bonheur d'Eugénie comme elle suffisait au sien; qu'importaient tous les hommes, qu'importait l'univers entier, pourvu qu'il lui offrît un coin obscur et caché où il pourrait vivre et mourir. Mais bientôt il reconnaissait l'égoïsme de ces illusions décevantes et il maudissait le jour où il avait refusé de se livrer au capitaine Michel, qui voulait lui confier un navire; il se représentait au milieu de la tempête mugissante, ayant sur la tête un ciel brumeux, il entendait le mugissement des vents, les cris des matelots, les craquemens du navire et le bruit sourd de la vague furieuse qui venait rouler jusqu'à lui; une idée de destruction se mêlait à ce tableau fantastique, et elle lui plaisait comme si elle eût pu terminer ses peines.

— Je serais loin, disait-il, et



qu'importe sur quelle roche inconnue roulerait mon corps, si mon âme ignorait les tourmens qui la déchirent.

Son front était couvert d'une sueur froide, son cœur battait avec la violence de celui du malheureux anévrismatique qui sait que chaque pulsation précipite sa fin; et cependant son œil se portait toujours sur les fenêtres du salon, son oreille écoutait toujours si le bruit d'une voiture ne se ferait pas entendre. Enfin il entendit un cabriolet s'éloigner rapidement; il vit la lumière aller et venir et éclairer divers appartemens, et il pensa que M. le comte de Valmont était parti, et que madame Danville et sa fille étaient retirées dans leurs appartemens; il songea à monter chez lui; mais avant, il voulut repasser par le salon, pour s'approcher de ce piano qu'Eugénie

avait touché, pour s'asseoir sur ce fauteuil où elle s'était assise. Il entre, ô surprise! Eugénie y était encore; ses yeux portaient la trace de cette langueur que produisent l'ennui et la contrariété.

— Vous avez vu le comte de Valmont, dit-elle à Julien, eh bien! c'est un homme qu'on veut me faire épouser; mais je le hais de tout mon cœur, et malgré tous les manèges de M. Richard, il ne sera jamais mon mari.

Elle prit un flambeau et disparut.



~~~~~

CHAPITRE IX.

—

DÉCLARATION D'AMOUR. — LE VOL.

QUELQUES flambeaux brûlaient encore dans le salon ; Julien, resté seul, regardait comme une vision, la porte par laquelle Eugénie venait de disparaître et il était tranquille ; son agitation s'était calmée, quelques mots avaient fait tomber tout son désespoir.

-- Jamais, avait-elle dit, M. de Valmont ne sera pas mon époux, et malgré tous les manèges de Richard, il ne réussira pas dans ses projets

Julien répétait ces paroles, il regardait les murailles du salon, comme si elles eussent acquis quelque chose de sacré ; il allait, il venait, on eût dit qu'il voulait interroger l'air léger qui avait été frappé du souffle d'Eugénie ; il touchait les meubles qu'elle avait touchés ; il cherchait à reconnaître la trace de ses pieds sur le tapis, et son âme montant à sa sphère la plus élevée, se nourrissait d'un bonheur qui lui paraissait probable.

Oui, se disait-il avec cette surabondance de vie qui, dans certains momens, nous fait franchir toutes les difficultés, nous fait croire tout possible ; oui, je l'aime, et si elle a jeté sur moi un regard favorable, qui empêcherait cette union ? Elle est libre, indépendante, et assez riche pour ne pas tenir à la fortune ; le bonheur qu'elle désire n'est pas,

je le vois , celui que donne l'argent ; elle veut de l'amour , sans doute , et qui plus que moi l'adore , l'idolâtre ? Qui , comme moi , vit du regard de ses yeux , et est comme suspendu à ses lèvres pour respirer l'air qu'elle respire ?

En se parlant ainsi il passait devant une glace , et il considérait avec un secret plaisir sa taille élancée et bien prise , ses beaux yeux qui lançaient des flammes , son front blanc , ses traits nobles et dont rien ne déparait l'heureuse harmonie , et ses cheveux noirs qui bouclaient naturellement sur sa tête. Tout d'un coup il se rappelait les vêtemens ignominieux qu'il avait portés pendant cinq ans ; ce bonnet marqué du numéro de l'infamie , cette veste aux deux couleurs , et les fers qui liaient son pied ; alors une pâleur mortelle se répandait sur son front , il s'arrachait

à ce spectacle affreux que lui présentait son imagination , et il se promenait dans l'appartement d'un pas désespéré. Un froid mortel se répandait dans ses veines , son âme retombait sur elle-même , et il se voyait seul , sans parens , comme avait dit son père dans les dernières lignes qu'il eût tracées , et rejeté aux derniers échelons de la société.

— Cependant , reprenait-il en levant la tête avec assurance , je ne suis pas coupable ; ce que j'ai fait je l'ai pu faire , j'en avais le droit ; ils m'ont puni , parce qu'il ne m'ont pas compris , parce qu'ils n'ont pas apprécié ma position , parce que la justice humaine est aveugle et incomplète ; j'ai beau descendre dans mon cœur , je n'y trouve rien de vil ni de criminel ; ils m'ont traité comme un voleur , comme un faussaire , et je n'ai pris que mon propre bien ; ils ont

abusé de l'erreur de mon oncle; ils ont indignement trahi sa confiance : mon oncle ne voulait que me revoir, et ils m'ont traîné devant leurs tribunaux.

Julien s'excitait ainsi à saisir un bonheur que son père avait déclaré n'être pas fait pour lui; sans doute ses plaintes et les raisonnemens qu'il se faisait étaient justes, mais il y avait une idée qu'il écartait de son esprit ou qui n'y venait pas, parce qu'il l'aurait trouvée trop horrible, et qu'il n'aurait pas pu la soutenir, quoi qu'elle fût naturelle; c'est que l'honneur, la délicatesse, tout lui faisait un devoir d'instruire Eugénie et M. Danville. Il était Julien Giraud pour tout le monde, et, grâce à M. C***, l'honnête négociant de Marseille qui l'avait protégé, il pouvait même prouver légalement son identité; mais avant d'entrer dans une

famille, avant d'en être le fils, il devait la vérité et le récit de son horrible histoire.

Madame Duval occupait un appartement au second, dans la maison de son père, ainsi que nous l'avons dit: elle prit un flambeau, et après avoir dit à Julien que M. de Valmont ne serait jamais son époux, elle quitta brusquement le jeune commis. En montant les degrés qui conduisaient chez elle, Eugénie se rappelait ses derniers mots, et une rougeur vive colorait ses joues et son front. En entrant, elle trouva sa femme de chambre endormie, elle lui frappa doucement sur l'épaule, et lui dit :

— Mademoiselle, je me déshabillerai moi-même, vous pouvez aller vous coucher.

La femme de chambre avait une clé de l'appartement de sa maîtresse, et occupait une petite chambre à l'é-

tage supérieur ; une sonnette était disposée de manière à ce que madame Duval pût l'appeler au besoin et l'avoir auprès d'elle dans un clin d'œil. La femme de chambre , à demi endormie , salua sa maîtresse et sortit.

Eugénie s'enferma chez elle : l'air était brûlant, c'était une de ces nuits d'été qui sont quelquefois aussi étouffantes que les plus chaudes journées. La jeune femme entr'ouvrit la colerette qui couvrait ses épaules et son sein , et elle s'assit sur une ottomane de crin ; et , comme malgré elle-même , elle songeait à la scène qui venait de se passer , elle s'étonnait de la démarche qu'elle avait faite et des paroles qui lui étaient échappées.

— Comment , se disait-elle , ai-je pu parler ainsi ? J'ai vu Julien pâle et troublé ; et sans qu'il m'ait rien dit , sans que j'aie la moindre raison

de croire que je suis pour quelque chose dans son trouble ; je me suis avancé vers lui et je lui ai donné l'assurance que M. de Valmont ne serait jamais mon époux ; j'ai même été plus loin , je l'ai rassuré contre toutes les entreprises de mon frère. Mais , qui m'a dit que tout cela l'inquiétait ? Peut-être il n'y pense pas ; ce jeune homme paraît avoir des secrets ; il a été malheureux , et sans doute je ne suis pour rien dans ses malheurs ; il pleure une maîtresse absente , un amour contrarié , et si j'avais son secret je serais tout étonnée d'y être étrangère.

Ensuite elle se rappelait les moindres circonstances de cette entrevue fortuite et fugitive.

— Oui , reprenait-elle , oui , les couleurs sont revenues sur ses joues quand je lui ai appris ma détermination ; son sein qui palpitait s'est apai-

sé, il a été tranquille, il a souri ; mais, que m'importe ? M. Julien, ajoutait-elle mélancoliquement, n'est pas un parti convenable pour une des plus riches veuves de Paris ; ce mariage ne paraîtra pas possible à mon père qui sait calculer, à ma mère qui veut avoir pour gendre un comte ou un marquis : il révoltera surtout M. Richard qui a de l'orgueil, et qui accable ce pauvre M. Julien de ses hauteurs.

Pleine de ces idées, madame Duval procédait lentement à sa toilette de nuit ; elle s'étonnait des pensées nouvelles qui germaient dans son sein, de l'agitation qu'elle éprouvait : simple et innocente, elle reportait son imagination à l'époque de son mariage avec le colonel Duval, et elle ne trouvait rien dans ses souvenirs qui eût le moindre rapport avec sa situation présente. C'est

qu'elle aimait pour la première fois ; c'est que son cœur s'ouvrait pour la première fois à un sentiment qu'elle n'avait point connu encore. Julien, le jeune Julien s'était fait aimer ; il ignorait son bonheur ; hélas ! et s'il l'avait connu aurait-il pu en profiter ?

Eugénie dormit d'un sommeil léger, ses songes lui retracèrent Julien ; elle le voyait à ses pieds, il lui semblait qu'un lien éternel devait les unir, et que Richard lui-même souriait à cette union ; mais les gens passionnés dorment peu : ils ont un sang trop léger, et qui coule avec trop de rapidité dans leurs veines, pour goûter un repos long et tranquille. Eugénie se réveilla avec le jour ; et, légère, vêtue à peine d'une robe blanche qui trahissait quelques-uns de ses attraits, elle descendit dans le jardin de l'hôtel pour jouir de la fraîcheur du matin et se repai-

tre avec charme deses pensées. Quand le cœur a une idée fixe, un penchant qu'il ne peut pas satisfaire, il aime du moins à s'en occuper; alors, on commence par repasser tous ses souvenirs, et quand on est arrivé au présent, on se rejette dans l'avenir, on s'arrange à son gré, on force les événemens, on maîtrise les volontés, et le plus souvent on s'abandonne à sa passion et on en saisit l'objet que, nouvelle Armide, on transporte avec soi dans un palais de séerie, où l'on exerce son empire avec tranquillité. Nous ne voulons pas dire qu'Eugénie poussât ses rêveries jnsqu'à s'emparer ainsi de Julien; mais toujours est-il certain qu'elle avait quitté son lit, et qu'elle venait chercher l'abri solitaire des arbres du jardin pour penser au jeune commis.

Elle marche, elle gagne le fond du jrdin où elle savait qu'un ri-

deau d'arbres la mettrait à couvert des regards indiscrets des personnes de l'hôtel, et le premier objet qu'elle aperçoit, c'est Julien. Aux pas légers de la jeune femme, Julien se retourna; et tous deux rougirent comme s'ils eussent deviné ce qui les occupait l'un et l'autre.

— Je ne comptais pas, Monsieur, vous trouver ici, dit Eugénie d'une voix douce, mais avec un accent qui marquait la vérité de ces paroles.

— Je vais me retirer, Madame, si je dérange votre promenade et si vous trouvez que je trouble votre solitude.

La figure d'Eugénie prit alors une expression angélique de douceur et de bonté.

— Vous vous trompez beaucoup, Monsieur, si vous interprétez ainsi ce que je viens de dire. Vous ne sauriez me déranger, Monsieur.

Elle avait mis tant de douceur dans la première partie de sa phrase, qu'elle crut devoir achever par quelques mots de cérémonie.

Julien était devant elle, comme devant une divinité; il la parcourait avidement des yeux; il regardait ce front blanc, ces cheveux relevés avec grâce sur le sommet de la tête, ce teint si frais et si pur; la pâleur transparente qui lui était habituelle, l'embellissait encore, et lui donnait ce charme délicat qui séduit et qui enivre d'une émotion d'autant plus dangereuse qu'elle est pénétrante, douce, et qu'elle se glisse peu à peu dans le cœur.

— Quel beau tems! comme l'air est suave et frais! dit madame Duval, sans trop attacher d'importance à ces paroles, et seulement pour rompre le silence de Julien, que

l'attention avec laquelle il considérait Eugénie, rendait fatigant.

— Le tems est superbe, dit Julien en baissant les yeux, mais cependant pas si beau qu'hier soir.

— Il me semble, reprit Eugénie en baissant les yeux à son tour, qu'hier soir le tems était lourd, pesant et étouffé.

— Non, Madame, non murmura Julien; hier au soir fut le plus beau jour de ma vie, car... je... Vous m'avez dit...

Madame Duval sentit que Julien allait aborder un sujet délicat, et une pudeur naturelle lui fit sentir qu'il lui convenait de changer de conversation. Mais comme on revient malgré soi aux choses qui nous occupent et que tout nous y ramène, elle lui fit une question, qui n'était pas moins dangereuse que celle que Julien n'avait pas achevée.

— Nous avons remarqué avec peine, Monsieur, dans ma famille, que vous étiez habituellement fort triste; maintenant, c'est naturel, la perte récente que vous venez de faire, explique et autorise en vous cette disposition; mais votre tristesse a précédé la nouvelle de votre malheur.

— Cette remarque, Madame, prouve une attention dont je vous sais beaucoup de gré, et vous devez sentir que l'on doit être triste, lorsqu'à mon âge on se trouve sans fortune, presque sans position dans le monde, éloigné de tout parent, et lancé au milieu de gens riches, indépendans, dont tout séparé

— Seriez-vous avare? Monsieur, dit Eugénie en souriant; ce n'est pas, je crois, le défaut de votre âge. Vous vous dites sans fortune, mais vous savez bien que vous possédez déjà quelque chose, et que mon père s'est

chargé de vous faire devenir riche, Vous vous plaignez d'être sans position, n'est-ce rien que d'avoir toute la confiance de M. Danville, et d'être auprès de nous?

Elle dit ces mots avec une telle douceur, qu'il aurait fallu être bien susceptible, pour ne pas supporter patiemment l'espèce de reproche qu'ils renfermaient.

— Ah! Madame, reprit Julien, sans lui répondre. Supposez un moment que le caissier de votre père, sans fortune, sans amis, sans parens, sans position que celle qu'il tient de M. Danville, et qui peut lui être retirée d'un moment à l'autre, devienne amoureux de . . .

— De qui? reprit madame Duval, avec un regard à moitié sévère.

— De . . . d'une dame de votre société, de votre pareille en grâces, en

talens, en beauté, en richesse; eh bien! si cela arrive, que ferai-je? où irai-je cacher des vœux téméraires? Les pères, les mères, les frères, les grands parens, auraient-ils des termes assez forts pour exprimer mon audace? ils me demanderont de quel droit, moi qui n'ai rien, je demande quelque chose?

Un sourire amer se peignit dans les traits de Julien.

— Mais, Monsieur, dit encore Eugénie, vous parlez du moment présent, peut-être votre tristesse et votre inquiétude viennent-elles du passé. Vous avez peut-être laissé dans cette Marseille, ce que vous paraissez regretter. . . .

— Moi! Madame, regretter Marseille! reprit Julien avec terreur! moi! . . . non, jamais!

— Tenez, continua Eugénie, cette émotion que vous éprouvez me con-

firmerait dans mon opinion; peut-être avez-vous laissé à Marseille une femme qui a eu vos premiers vœux, et son souvenir trouble vos jours et vous fait soupirer après le moment de la revoir.

Julien sentit que le moment fatal était arrivé; son cœur n'avait plus la force de contenir son secret. Eugénie tournait sur lui des regards si doux, si tendres; elle paraissait si disposée à comprendre l'effet d'une passion irrésistible, qu'il oublia sa position, le malheur humiliant qui l'avait poursuivi, et qu'emporté par l'ardeur de ses sens, et par je ne sais quel espoir qui se glisse toujours au milieu de nos désirs, il répliqua :

— Non, Madame, non, je n'ai rien laissé à Marseille, ni vœux, ni désirs, ni passions; tout, pour moi est ici, chez Monsieur votre père, dans cet

hôtel, auprès de vous; oui, c'est vous que j'aime; vous, qui occupez mes jours et mes nuits, vous, que je n'aurais jamais dû voir, puisqu'il était impossible que je vous vissé sans vous aimer. Je le sais, mes vœux, mes désirs ne sont pas raisonnables; qui sait? peut-être dira-t-on que j'ai abusé de l'hospitalité sacrée que l'on m'a accordée, que j'ai marché sur tous mes devoirs; mais je me meurs, mais j'expire et je m'abandonne à vous avec tous mes torts; il me semble qu'il y aurait de la lâcheté à les cacher plus long-tems.

Julien avait parlé avec une telle rapidité, que madame Duval aurait tâché en vain de l'interrompre; il avait la figure pâle, le regard altéré, la voix tremblante, quoique rapide; et cette pâleur, ce frémissement universel qui s'étaient emparé de lui, contrastaient avec la rougeur qui couvrait

le front d'Eugénie; la jeune femme écoutait avec ce double sentiment qu'on éprouve quand on entend quelque chose qui fait plaisir, mais que cependant on est fâché d'entendre, parce qu'on pense que cela n'est pas très-convenable. Elle remarqua l'adresse de Julien à colorer sa déclaration, en présentant comme une lâcheté le respect qui devait le forcer à garder le silence. Voilà, se dit-elle, comme nous nous faisons illusion sur nos devoirs; comment nous savons nous présenter sous un jour favorable, ce qui flatte nos passions.

Cependant Julien, attentif à ses moindres mouvemens, attendait avec anxiété que sa bouche s'ouvrit; son sort à venir dépendait d'un mot.

— Monsieur, lui dit elle enfin, je vois que j'ai eu tort de vous confier mes projets sur les prétentions de

M. de Valmont ; en effet , M. et madame Danville se plaindraient de vous , s'ils savaient ce que vous venez de me dire ; et vous devez sentir que ma position devient trop délicate , pour que je puisse rester ici plus long-tems.

Elle se leva , et comme elle vit que Julien atteré n'osait lever les yeux.

— Julien , ajouta-t-elle , ne craignez rien , jamais je ne vous ai cru capable d'une lâcheté.

A ces mots , elle partit , mais doucement , marchant à petits pas , et comme si elle eût craint que Julien ne pût pas la voir assez long-tems.

Immobile d'étonnement et d'une joie secrète , le jeune amant était resté sur le banc qu'Eugénie venait de quitter ; sa tête cachée dans ses mains , il ne faisait aucun mouvement ; les derniers mots de madame Duval ré-

sonnaient encore à ses oreilles quand un bruit de pas lui fit lever la tête , et il aperçut Richard Danville qui se dirigeait de son côté. Dès que Richard le vit , sa figure s'altéra , ses pas hésitèrent comme s'il eût voulu prendre un autre chemin pour éviter la rencontre de Julien ; il enfonça dans sa poche un gros portefeuille de maroquin vert , qui sortait à demi ; mais dès qu'il se fut convaincu que Julien l'avait aperçu , il marcha hardiment vers lui. Richard adressait rarement la parole à Julien , et quand il le faisait , c'était avec hauteur et dédain ; dans cette circonstance , il aurait pu passer , et sans rien dire , se contenter de faire le salut insolent qu'il accordait ordinairement à Julien , mais il crut devoir en agir autrement.

— Vous voilà levé de bien bonne heure , M. Julien , dit-il d'un air

contrarié; je ne croyais pas vous rencontrer ici.

C'était à peu près avec les mêmes paroles, que madame Duval l'avait abordé; mais comme elles n'étaient pas dites du même ton, ni avec les mêmes intentions, Julien y répondit différemment. Alors il était relevé à ses propres yeux, et le bonheur dont il était plein lui faisait regarder sa situation comme infiniment au-dessus de celle de Richard. Tout prend la couleur de nos passions; satisfaites, nous sommes les premiers des hommes; déçues, nous retombons avec découragement.

— Oui, Monsieur, répondit Julien, je suis ici depuis long-tems, j'y viens souvent à cette heure, et je suis surpris de vous y voir, vous qui n'y venez jamais.

Richard, en écoutant ces paroles prononcées d'un ton ferme, quoi-

que sans insolence ni sans aucune bravade, pâlit, concentra sa colère, et à l'attitude qu'il prit, on voyait facilement que sa haine aurait voulu anéantir Julien ou l'écraser comme un ver de terre; mais ces deux individus se trouvaient dans une position telle, que l'un avait un avantage marqué sur l'autre. Richard allait ouvrir la bouche, et sans doute il aurait adressé à Julien quelques paroles de mépris, quand un coup de sifflet aigu se fit entendre. Ce bruit changea toutes les dispositions de Richard, il fit un pas, et il allait parler, peut-être pour demander au jeune commis de se taire sur leur rencontre; mais soit prudence ou dédain, il passa sans rien dire, et se dirigea vers la partie du jardin qui avait retenti du coup de sifflet.

Cependant Julien n'avait pu se décider à quitter le jardin; il errait

autour de la place où il avait quitté Eugénie, comme si un charme l'y eût attaché; il ne pensait ni à Richard ni au coup de sifflet qu'il avait entendu. Eugénie, de son côté, n'était pas remontée chez elle; elle croyait que Julien rentrerait dans les bureaux de M. Danville, que Richard s'était éloigné et elle songeait à Julien à deux pas de lui; à peine si une charmille les séparait; franche et pure, elle cédait à un penchant qui était naturel et qu'elle croyait sans danger. Julien la voit, se précipite à ses pieds, saisit sa main; la mouille de larmes; il craint de l'avoir offensée, il sollicite son pardon; si elle exige son départ, il partira, il fuira: ce qu'il veut c'est son estime, ce qu'il veut c'est lui plaire, même aux dépens de son propre bonheur.

— Non, Julien, restez; vous m'aimez, lui dit Eugénie, avec le

calme de l'innocence, et cependant avec l'assurance d'une veuve qui sait qu'elle est libre, indépendante, et qui pense qu'elle peut écouter les expressions d'un amour honnête; vous m'aimez, votre amour ne m'offense pas, mais nos positions respectives sont telles que ce n'est pas vous qui pouvez faire les démarches nécessaires; vous ne pouvez pas me demander à mon père, comme a fait M. le comte de Valmont, je lui parlerai.

Et comme elle vit que Julien, tremblant, allait élever la voix, peut-être pour la détourner de parler à M. Danville, parce qu'il tremblait devant l'image même de son bonheur qu'il considérait comme un édifice frêle que le moindre souffle pouvait détruire:

— Il le faut, ajouta-t-elle; il le faut; M. Danville est bon, indul-

gent, il vous aime, Julien, je sais qu'il fait le plus grand cas de vous; et, quoique je sois libre dans mon choix et dans mes affections, jusqu'à un certain point, je vous préviens que s'il m'ordonnait de ne pas songer à ce qui nous occupe l'un et l'autre, je lui obéirais sans murmurer. Maintenant, dit-elle, laissez ma main, Julien; laissez ma main; je vous ai dit ce qu'une autre femme vous eût fait attendre long-tems, sachez-m'en gré, et comprenez jusqu'à quel point je ne suis pas fâchée.

Elle quitta Julien à ces mots, et regagna l'hôtel; le jeune homme ne pouvait revenir de son étonnement; elle l'aimait! elle le lui avait dit! elle voulait même en parler à son père! Quoique les mots de mariage, d'union n'eussent pas été prononcés, il était clair qu'elle ne pouvait parler à M. Danville que dans

ce sens, et qu'il allait décider de son sort à venir. Tout cela lui paraissait incompréhensible, c'était cependant très-naturel; c'était le cours des choses. Julien était pauvre, il remplissait auprès du banquier un emploi honorable, mais précaire; Eugénie était riche, belle, recherchée; elle était dans la position d'une princesse qui est aimée timidement par un écuyer, la princesse fait des avances: Eugénie devait faire des démarches.


~~~~~

TABLE DES CHAPITRES,

—

|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| AVIS DE L'ÉDITEUR.                           | 1   |
| CHAP. I <sup>er</sup> . La famille Danville. | 3   |
| II. Joseph d'Arras. — Le capitaine Michel.   | 31  |
| III. Le Faux.                                | 43  |
| IV. L'arrestation.                           | 72  |
| V. La Condamnation. — Le Bagne.              | 101 |
| VI. Départ de Marseille. — Arrivée à Paris.  | 139 |
| VII. Mort de M. d'Arras.                     | 155 |
| VIII. Le comte de Valmont. — L'Usurier.      | 176 |
| IX. Déclaration d'Amour. — Le Vol.           | 208 |